



L'ÉLEPHANT NOIR



LE COMBAT DES GAURS EN INDOCHINE CONTRE LES JAPONAIS

« Nos ordres sont : Pas de vengeance contre les gens sincères. Pas de pitié pour les criminels. »

Proclamation du Général Leclerc placardée, dès le 7 octobre 1945, dans tous les villages d'Indochine dégagés par les troupes françaises.

Numéro spécial
Mars 2021

Directeur de la Publication
André Piaskowski
Directeur de la Rédaction
Claude Bouvinet
Conseiller Technique
Pierre-Yves Chau lieu

CREDIT PHOTOS

P-Y. Chau lieu
A. Piaskowski
AFP - ECPA - 11ème Choc
Terre Info Magazine
M. David
J-L. Kister
Ph. Bentresque
E. Leclère
Mémoires Général Salan
Histoire des Parachutistes
français SPL 1975
Comité National des Traditions
des Troupes de Marine
Musée CHETOM Fréjus
Patrimoine de l'Amicale CP
L'éléphant inconnu

SOMMAIRE

- 1-2. Situation de l'Indochine en 1945 selon de Gaulle
- 3-4. L'occupation japonaise et l'assaut du 9 mars 1945
5. Cartes de l'Asie et de l'Indochine
- 6-7. Arrivée de Leclerc et du CLI-5ème RIC en Indochine
8. Août-Septembre 1945 : la capitulation du Japon
- 9-10. Parachutés en Indochine (1944-1946)
- 11-34. Le commando GaurK du Capitaine Cortadellas
- 35-37. Biographie du Général Cortadellas
- 38-39. Combat à Moyoung
40. Le GCMA



ADRESSE DE L'AMICALE

AMICALE DE LA CPIMa
68 avenue Lt Jacques Desplats
BP 60339
81108 CASTRES CEDEX
elephantsnoirs6@gmail.com
www.amicale-cp.com

19 MARS 1945 : COUP DE FORCE DES JAPONAIS CONTRE LA FRANCE



Dans ses Mémoires de Guerre, de Gaulle a présenté les difficiles conditions de la question de l'Indochine, en 1945, dans les termes suivants :

« Depuis la liquidation de nos postes et de notre administration par l'ennemi japonais et le retrait en territoire chinois des détachements demeurés libres, il ne reste plus rien de l'autorité de la France en Cochinchine, en Annam, au Tonkin, au Cambodge et au Laos. Les militaires survivants sont en captivité ; les fonctionnaires, détenus ; les particuliers, étroitement surveillés ; tous, soumis à d'odieux outrages. Dans les Etats de l'Union, les Japonais ont suscité la création de gouvernements autochtones qui sont à leur dévotion, tandis qu'apparaît une résistance tournée contre l'occupant, mais résolue à obtenir ensuite l'indépendance et dirigée par des chefs communistes. Cette ligue organise un pouvoir clandestin qui s'apprête à devenir public.

« Quant à nous, nous sommes réduits à envoyer à Ceylan une menue avant-garde, en vue de l'éventualité où les Alliés consentiraient au transport de notre Corps expéditionnaire ; nous faisons, tant bien que mal, fonctionner à partir de la frontière chinoise une mission de renseignements opérant sur l'Indochine ; nous tâchons d'obtenir du gouvernement de Tchoung-King et de ses conseillers militaires américains qu'ils facilitent le regroupement de nos détachements repliés du Tonkin et du Laos.

« Dès le 15 juin, je fixe la composition de notre Corps expéditionnaire. Le général Leclerc en prendra le commandement...

« Leclerc se met en devoir d'organiser ses unités. Au début d'août, elles sont prêtes. Un grand élan saisit tous ceux, soldats et fonctionnaires, qui se disposent à ramener le drapeau de la France sur le seul de ses territoires où il n'a pas encore reparu...

« C'est alors que, les 6 et 10 août, tombe sur Hiroshima et sur Nagasaki la foudre des bombes atomiques...





« Il est convenu que l'acte, par lequel l'Empire du Soleil Levant se soumet aux vainqueurs, sera signé le 2 septembre, en rade de Yokohama, sur le cuirassé « Missouri »... J'y délègue le général Leclerc qui signe l'acte à bord du « Missouri »...

« Cent mille Japonais se trouvent en Indochine. Ils ont cessé le combat et attendent qu'on les rembarque. Mais, à présent, ils font bon ménage avec les éléments de la ligue qui va devenir le « Viêt-minh ». Ceux-ci sortent des maquis, proclament l'indépendance, réclament l'union des « trois Ky » et mènent la propagande contre le rétablissement de l'autorité française. Au Tonkin, leur chef politique Hô Chi Minh et leur chef militaire Giap, tous deux communistes, forment un comité qui prend l'allure d'un gouvernement. L'empereur Bao-Daï a abdiqué et figure auprès d'Hô Chi Minh en qualité de « conseiller »...

A Saïgon, le 5 octobre 1945, le Général Leclerc débarque à Tan Son Nhut. Les honneurs lui sont rendus par un détachement britannique de Gurkhas et un détachement du 5ème RIC. .



« Les Alliés, mettant en application le plan qu'ils ont préparé pour l'occupation du pays, Chinois au Nord du 16ème parallèle, Britanniques au Sud, missions américaines partout, vont compromettre gravement l'effet qu'auraient pu produire l'arrivée immédiate des responsables français et le désarmement des Japonais par les nôtres...

« Il va de soi que nous n'admettons pas cette triple intrusion étrangère... l'occupation du Tonkin, ainsi qu'une partie de l'Annam et du Laos, par l'armée chinoise du général Lou-Han présente les pires inconvénients. Notre action politique et administrative en sera longtemps empêchée...

« Le 5 octobre 1945, le général Leclerc fait son entrée dans la capitale, acclamé par 10 000 Français qui y essuient, depuis sept mois, force menaces et injures. A mesure que débarquent les forces du Corps expéditionnaire, les choses vont s'améliorant... les troupes japonaises quittent, peu à peu, le pays... L'amiral Mountbatten en retire les forces anglaises. Le 31 octobre, le haut-commissaire de France s'installe au Palais Norodom...

« Aux fins qui pourraient être utiles, je nourris un dessein secret. Il s'agit de donner à l'ancien empereur d'Annam Duy-Tan les moyens de reparaître, si son successeur et parent Bao-Daï se montre, en définitive, dépassé par les événements. Duy-Tan, détrôné en 1916 par l'autorité française, redevenu le prince Vinh-Sanh et transféré à la Réunion, a néanmoins, au cours de cette guerre, tenu à servir dans notre armée. Il y a le grade de commandant. C'est une personnalité forte. Quelque trente années d'exil n'ont pas effacé dans l'âme du peuple annamite le souvenir de ce souverain. Le 14 décembre, je le recevrai pour voir avec lui, d'homme à homme, ce que nous pourrons faire ensemble... »

Malheureusement, le 26 décembre, l'avion qui emporte Duy-Tan vers la Réunion s'écrase dans la forêt africaine.

Puis, le 20 janvier, de Gaulle récusant le « régime des partis » quitte le gouvernement.



Le dimanche 7 octobre 1945, sur les marches du Gouvernement Général, après la grand-messe, le Général Leclerc s'adresse aux cinq mille Français de Saïgon qui l'acclament.

La mission confiée à l'ancien empereur eût-elle modifié le cours des choses en Indochine ? C'est ce que pensera de Gaulle, qui s'en ouvrira à plusieurs reprises, au temps de sa retraite politique, à plusieurs personnalités et notamment à l'ancien président du conseil du Viet-Nam, Tran-Van-Huu.

Dans un cimetière de Bangui, on a pu lire, sur la tombe de Duy-Tan (1900-1945), Empereur d'Annam de 1907 à 1916, exilé à la Réunion pour avoir dirigé un soulèvement contre les Français, cette inscription:

« J'ai conscience d'avoir servi la France comme j'ai servi mon propre pays. »



L'OCCUPATION JAPONAISE ET LA POSITION DES ALLIÉS



Depuis la défaite de la France en Europe, l'Indochine devait faire face aux exigences de plus en plus pressantes des Japonais.

Sans aucun lien avec la métropole depuis septembre 1940, l'amiral De-coux, Gouverneur général, malgré un jeu diplomatique subtil, cédait chaque fois un peu plus en raison de la faiblesse des effectifs stationnés sur le territoire et la faiblesse des équipements. Dans l'incapacité d'opposer une résistance armée sérieuse aux divers ultimatums, il finit par accepter, le 30 juillet 1942, l'occupation pacifique de tout le territoire.

Puis, contre vents et marées, et en dépit de l'agitation nationaliste attisée en sous-main par la « Kampeïtai », la terrible gendarmerie japonaise, l'amiral réussit à maintenir l'administration française jusqu'au 9 mars 1945.

Ce jour-là, levant brusquement le masque de la coexistence, les Japonais balayèrent notre autorité. Malgré d'héroïques combats de nos faibles garnisons, à Hanoï, Ha Giang ou Lang Son, ils éliminèrent en quelques jours toute présence officielle française sur le territoire.

La capitulation japonaise du 16 août 1945 n'apporta pas cependant la normalisation de la situation telle que la France pouvait l'espérer.



Seuls maîtres des décisions à prendre jusqu'au début septembre, ils laissèrent la situation se pourrir. Parfois même, ils aidèrent ouvertement les mouvements nationalistes en leur procurant armes et munitions, quand ce n'était pas des instructeurs.

De la sorte, le Vietminh s'implanta au Tonkin et en Annam, tandis qu'en Cochinchine, il se partageait les zones d'influence avec les différentes sectes.

Le problème, déjà complexe sur le territoire lui-même, l'était encore plus sur le plan diplomatique du fait de l'attitude des Alliés.

En effet, la situation stratégique de l'Indochine avait toujours été assez mal définie. En décembre 1941, lors de la création du théâtre d'opérations de Chine, placé sous le commandement de Tchang Kaï Chek assisté d'un état-major allié, ce territoire avait été inclus avec la Thaïlande dans sa zone de responsabilité. Mais à partir de janvier 1945, les forces aéronavales américaines du théâtre Sud-Ouest Pacifique commencèrent à attaquer les terrains d'aviation et le trafic de cabotage japonais le long des côtes indochinoises. Finalement, à la conférence de Potsdam à laquelle la France n'assistait pas, il fut décidé de confier la zone au Nord du 16ème parallèle aux Chinois. Le Sud revenait aux Britanniques de Mountbatten pour leur permettre de déboucher de Singapour en direction de Hong-Kong.

Les hostilités terminées, chacun vint occuper la zone qui lui revenait pour y maintenir l'ordre. Les Américains, d'accord en cela avec les Soviétiques, désiraient la libération des peuples d'Indochine. Ils étaient donc ouvertement opposés au retour des Français. Cette opposition se concrétisa d'une part dans le refus d'armer et de transporter en Indochine la 1ère Division Coloniale d'Extrême-Orient (division de débarquement type « Marine Corps ») et, d'autre part, dans l'aide apportée dans le Nord du pays au Viêt-minh, considéré par « l'Office of Strategic Services » (OSS) comme la seule force anti-japonaise après le coup de force de mars 1945.



Véhicule « Latil », de fabrication française, adopté par l'armée japonaise.

A cette attitude franchement hostile s'opposaient la thèse britannique, favorable au maintien en Asie de la présence européenne, et l'aide loyale et sans défaillance que nous apportait l'amiral Mountbatten, commandant suprême du SEAC. Certains Américains n'avaient-ils pas, à l'époque, surnommé le « South East Asia Command » : « Save England's Asiatic Colonies » !

C'est dans ce contexte politique et stratégique particulièrement confus que se préparait et se réalisait le retour de la France en Indochine.



Comme en Europe, les parachutistes furent une fois de plus à la pointe du combat. Le Gouvernement Provisoire décida en septembre 1944 la création d'un « Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient » de 75 000 hommes.

Le Corps Léger d'Intervention en constitua le fer de lance.



Officiers de la terrible « gendarmerie japonaise » appelée Kampeïtai.



L'apéritif sanglant d'Ha Giang

Entre le coup de force japonais de mars 1945 et la capitulation de l'empereur, au lendemain des deux bombardements nucléaires, les Français d'Indochine supportèrent six mois d'horreur.

Le 9 mars 1945 au soir, partout, de la Cochinchine, au sud, jusqu'au Tonkin, au nord, à la frontière chinoise, selon un plan secret et méticuleux, 65 000 soldats japonais prirent d'assaut bâtiments officiels, commissariats et casernes où flotait le drapeau tricolore.

L'effet de surprise joua à plein. À Saïgon, Hanoï, Phnom Penh, Hué, Vientiane, militaires et officiels furent arrêtés et désarmés. Retranchés dans les forts du Tonkin, les marsouins (fantassins de l'infanterie coloniale) ne purent résister que quelques jours, avec acharnement, avant de céder face à la supériorité de l'armée impériale. Les pertes françaises en tués et blessés se comptèrent par centaines et les prisonniers furent enfermés ou conduits en marche forcée vers des



LE COUP DE SABRE DANS LE DOS

Colonel ROMAIN-DESFOSSÉS

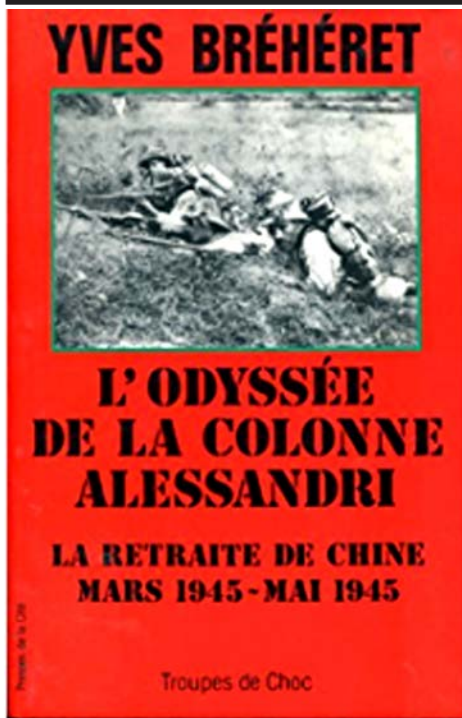


campes de concentration insalubres, tels que celui d'Hoa Binh, où ils survécurent dans les cages de la Gestapo japonaise.

Le 10 au matin, une speakerine de Radio Saïgon en larmes lut le communiqué de l'état-major nippon : « Les forces japonaises stationnées en Indochine

française, convaincues par le manque de sincérité des autorités locales de l'impossibilité d'une défense conjuguée du pays, ont décidé d'assurer à elles seules cette défense. »

Le 14 mars, toute l'Indochine était sous contrôle nippon... La punition sur le Japon viendrait du ciel, quelques mois plus tard.



transporter son PC à Phu Doan. Le Général Alessandri (photo), qui résidait à Tong avec le 5ème étranger, avait suivi ses consignes d'alerte ordonnant une dispersion sur le terrain en prévision d'une agression. Malheureusement le signal d'alerte générale ne fut pas reçu par la plupart des autorités subordonnées.

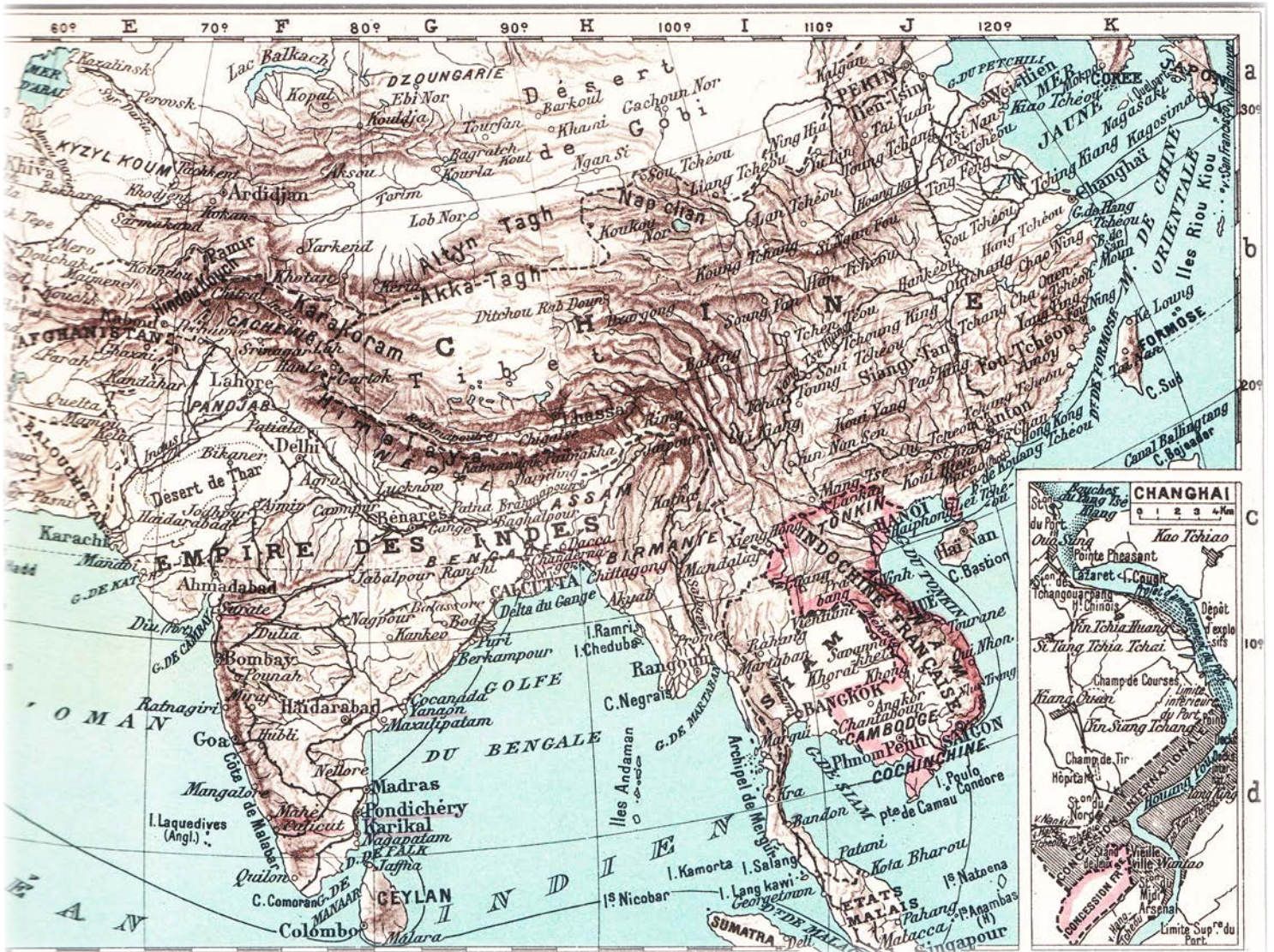
Sabattier se replia par Yen Bay, Nghia Lo, Tu Lé, puis la rive gauche de la rivière Noire et atteindra Laichau le 23 mars. Alessandri, parti de Tong, fera route au Sud de la Rivière Noire pour passer par Son La et aboutira, le 24 mars, à Diên Biên Phu. Leur regroupement s'opérera à Phong Saly le 31 mars au terme de plusieurs combats avec les forces japonaises.

Quelques unités françaises, échapperont au coup de force des Japonais de mars 1945, notamment en se regroupant dans les colonnes Sabattier et Alessandri, qui prendront du champ et marcheront vers la Chine.

Dès le 8 mars, en effet, le Général Sabattier, commandant les troupes du Tonkin, bien informé, avait donné un signal d'alerte générale à ses unités et quitté Hanoï, dès le 8 mars au soir, pour



CARTES DE L'ASIE ET DE L'INDOCHINE



Ci-dessus, carte de l'Asie du Sud-Est : la distance entre Ceylan et Saïgon à vol d'oiseau est d'environ 3000 kilomètres.

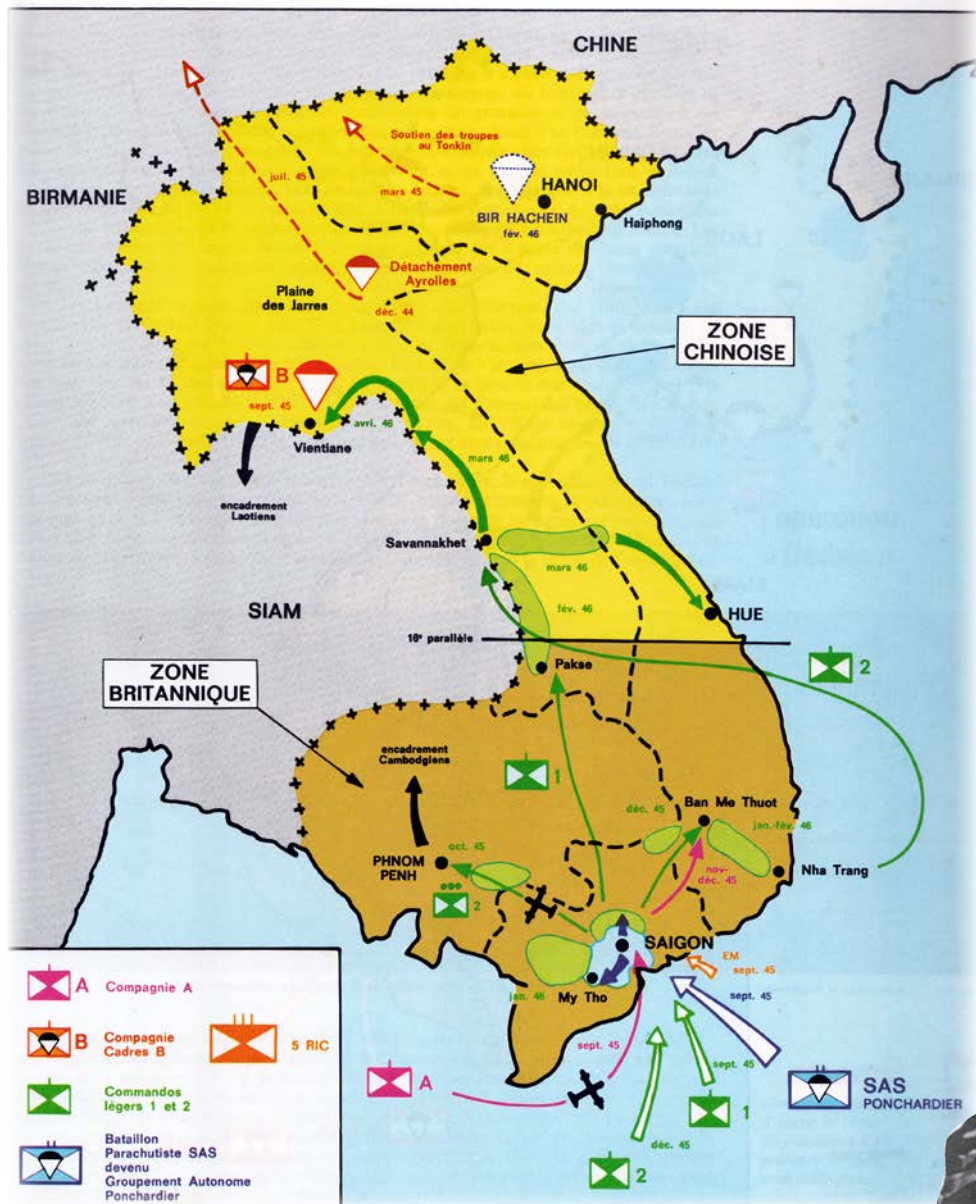
Ci-dessous, carte du Tonkin et de la frontière de Chine rapportant l'itinéraire de retraite de la colonne Alessandri entre Hanoï (base aérienne de TONG) et la frontière chinoise, passant par Diên Biên Phu. Pendant 55 jours, sur une distance d'environ 1500 kilomètres, la colonne française, comprenant le 5ème REI, a été poursuivie et harcelée par les troupes japonaises.





Le 5ème Régiment d'Infanterie Coloniale débarque à Saïgon le 3 octobre 1945. Formé à Ceylan sous le nom de Corps Léger d'Intervention (CLI), il est équipé à l'anglaise et se compose notamment du Groupement Ponchardier - composé de marins et de coloniaux -, de deux compagnies - A et B composée de cadres aux ordres du lieutenant Le Guillou - et du renfort du commando Conus constitué à Saïgon.

ACTIONS DU 5^e RIC (CLI + PONCHARDIER) 1944-1946



Tandis que la guerre se poursuit en Europe, les autorités françaises préparent la participation de la France à la guerre du Pacifique. Mais cette action vise en fait à un retour en force en Indochine, que les Américains, essentiellement pour des raisons idéologiques, ne peuvent accepter de bonne grâce. Ainsi, après avoir été en butte à l'acharnement des Japonais, les parachutistes français partis de Calcutta vont être en butte à l'hostilité des Services spéciaux US flirtant avec la nouvelle force du Viêt-minh.

Débarquant en tête du Corps expéditionnaire, les parachutistes du Corps Léger d'Intervention (CLI) et du Commando Ponchardier vont participer à la reconquête de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos (carte ci-contre).

Lorsque le détachement Ayrolles du CLI était arrivé en Inde, il avait été pris en compte par le Détachement français aux ordres du Lieutenant-colonel de Crèvecoeur, qui coordonnait les actions de renseignement et de guérilla dans le cadre de la Force 136 dépendant du «*Special Operations Executive*» britannique. Grâce au parachutage de nombreux agents, le «*Groupement des Gours*» avait pris contact avec les éléments de résistance en Indochine et permis de tenir le commandement du SEAC au courant de la situation.

Le rôle du gros du CLI était «*d'amorcer et de couvrir l'intervention*» du Corps Expéditionnaire. Dans ce but, son chef, le Lieutenant-colonel Huard, s'était rendu en mission à Hanoï, en décembre 1944. A la défense statique que les responsables du territoire voulaient éventuellement opposer aux Japonais, Huard avait fait prévaloir une organisation de guérilla dont le détachement Ayrolles devait constituer le premier maillon. Rompus, grâce à l'aide généreuse des Britanniques, à toutes les disciplines nécessaires à leur action, les onze cadres du détachement avaient sauté à partir du 22 décembre sur la Plaine des Jarres, au Nord-Laos ; les Français voulaient démontrer qu'ils pouvaient agir et durer sur le territoire indochinois, avec des éléments venus de l'extérieur, et cela face aux Japonais.

Le Capitaine Ayrolles



Le Lieutenant-colonel Huard

Le coup de force des Japonais du 9 mars 1945 oblige le capitaine Ayrolles à passer à l'action directe le long de la RC7. Il réussit de nombreuses destructions, en particulier sur la Nam Mat et la Nam Tiet, en infligeant des pertes aux Japonais. Mais il doit abandonner sa zone et ses dépôts sur la pression de l'ennemi lancé à ses trousses. Aux prises avec mille difficultés, il réussit à gagner la Chine où son détachement, très éprouvé par la fatigue, la maladie et les combats qu'il a menés, doit être mis en sommeil.

Malgré le caractère inéluctable mais attendu de cette tragique journée du 9 mars, la surprise a joué contre nos troupes. Seuls quelques éléments ont pu forcer l'étreinte japonaise.

Dans leur action, le CLI et le Service Action sont gênés par les Américains, agissant de concert avec les Chinois. La position américaine est complexe : officiellement, le général Chennault, commandant les forces aériennes du Théâtre chinois, a reçu des ordres stricts, issus directement de Washington. Il ne doit fournir, en quelque circonstance que ce soit, ni armes, ni munitions aux Français. Pourtant, sur place, la plupart des membres des services spéciaux américains sympathisent avec les Français auprès desquels ils viennent de combattre en Europe. Mais, en définitive, comme en Europe, le sentiment passe après le réalisme car l'OSS américain autant que le SOE britannique prennent contact avec le mouvement vietminh.

Le SOE parachutera même au Tonkin des communistes vietnamiens sortis de leur exil politique à Madagascar.

C'est dans ce décor politico-stratégique complexe que les Français du CLI et du Service Action vont jouer un rôle capital. Par des parachutages de vivres et de munitions, ils peuvent apporter à la colonne Alessandri une partie du soutien dont elle a besoin pour réussir cette pénible retraite.

D'autre part, tous les agents disponibles répartis en 21 équipes, munies de postes radio, sont parachutés au Laos pour reprendre la liaison et éventuellement aider les détachements qui tentent de poursuivre la lutte contre les Japonais. Avec des fortunes diverses et dans des conditions incroyables, pourchassés à la fois par les Japonais et par les Viets, beaucoup d'entre eux seront victimes de cette mission qu'ils ont acceptée sans réticence.

Le 28 août 1945, 180 hommes de la Compagnie « A » du CLI aux ordres du lieutenant-colonel Rivier sont aérotransportés sur Saïgon où ils contribuent à créer un périmètre de sécurité pour assurer la protection des Européens.

Tandis que Conus a recruté son futur Commando parmi les anciens d'Indochine, les opérations débutent par le nettoyage de Saïgon et de Cholon, où 200 Français avaient été massacrés.

Le 15 septembre, 60 hommes de la Compagnie « B » du CLI sont parachutés à Nong Khay pour une action sur le Laos. Le reste du CLI et le « Groupement Autonome Ponchardier » débarquent à Saïgon le 3 octobre, précédant de deux jours l'arrivée du général Leclerc.

La faiblesse des effectifs n'empêchera pas Leclerc de lancer aussitôt les «Bérets Verts» - en toile verte de Birmanie - dans les missions de nettoyage, puis dans des opérations qui leur permettront de s'emparer par surprise de My Tho le 25 octobre, de Vinh Long le 28 et de Can Tho le 30. Chaque fois, ils précéderont les chars du Groupement de Marche de la 2ème DB commandé par le Colonel Massu.

Simultanément, Leclerc pensait aussi à notre retour au Tonkin.



Le Capitaine de corvette Ponchardier

Séduit par l'efficacité des parachutistes, il fit appel au Lieutenant-colonel de Bollardière qui arriva en février 1946 à Saïgon, tandis que la 25ème Division d'Infanterie Aéroportée mettait sur pied en métropole deux bataillons de Choc type SAS.

Ces deux bataillons SAS, formés en métropole avec une majorité de vétérans des campagnes d'Europe, furent parachutés au Laos, puis au Cambodge, et enfin au Tonkin où ils prirent une part prépondérante au dégagement de Haïphong, puis de Nam Dinh en se portant au secours de la garnison encerclée dans une situation désespérée.

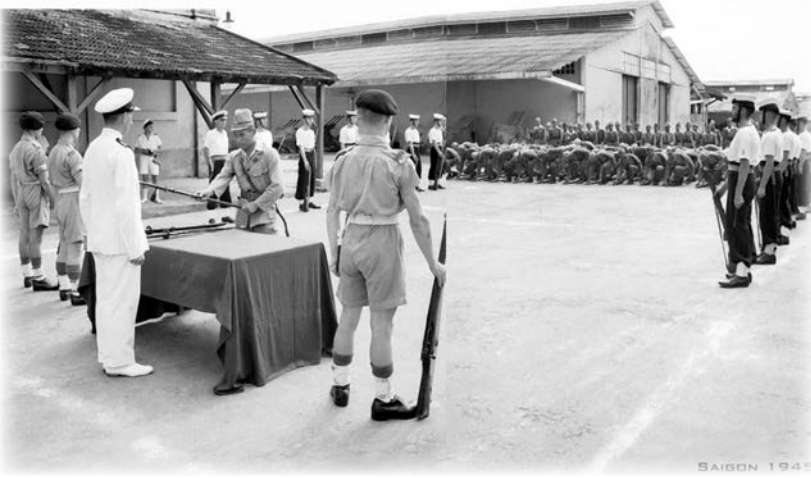
NDR : Voir les récits de ces opérations publiés dans notre Bulletin Spécial l'*Eléphant Noir* de mars 2015 à l'honneur de la 1/2 brigade SAS en Indochine 1946-48.

Le retour en Extrême-Orient, qui ne devait être qu'une simple opération de police, avait pris le tour d'une véritable guerre, terrible et déjà meurtrière.

Et Leclerc en avait vite pris conscience en déclarant en 1946 :

« Si nous rentrons en lutte, c'est un effort que nous ne pourrions soutenir; ce sera une guerre sans fin ! »

AOÛT - SEPTEMBRE 1945 : LA CAPITULATION DU JAPON



Ci-dessus, cérémonie à Saïgon de reddition des Japonais avec leurs sabres. A droite, des soldats japonais rendent des honneurs au 6ème commando du CLI qui défile devant eux. Ci-dessous, en août 1945, des agents américains de l'OSS, sont fiers de sympathiser avec Hô Chi Minh et Giap, en Chine où ils contribuent à instruire et entraîner la guérilla indépendantiste du Viêt-minh.



OSS Deer Team members pose with Viet Minh leaders Ho Chi Minh and Ye Nguyen Giap during training at Tan Trao in August 1945. Deer Team members standing, l to r, are Rene Defourneaux, (Ho), Allison Thomas, (Giap), Henry Prunier and Paul Hoagland, far right. Kneeling, left, are Lawrence Vogt and Aaren Squires. (Rene Defourneaux)



Annoncée par l'Empereur Hiro Hito dès le 15 août 1945, la capitulation japonaise est signée le 2 septembre, en baie de Tokyo, sur le cuirassé américain *Missouri*, pour ce qui concerne le théâtre d'opérations du Pacifique. Le 12 septembre, une cérémonie similaire a lieu à Singapour, pour le théâtre d'opérations du Sud Est Asiatique. C'est le Général Leclerc qui représente la France à ces deux cérémonies, la première étant présidée par le Général Mac Arthur, la seconde par l'Amiral Mountbatten.



La capitulation japonaise du 16 août 1945 n'apporta pas cependant la normalisation de la situation telle que la France pouvait l'espérer. Chargés d'assurer la sécurité dans tout le territoire jusqu'à l'arrivée des troupes alliées, les Japonais avaient favorisé de manière ostensible toutes les manifestations qui avaient pour trait commun « l'éviction des blancs ».

Quant aux Américains, avec leurs services spéciaux (OSS) ils apportaient leur assistance aux indépendantistes communistes du Viêt-minh en contribuant à leur soutien.



Le Gaur sauvage de l'Asie du Sud.

Dès 1943, les possibilités d'action en Indochine avaient été étudiées à partir de l'Afrique du Nord. Ainsi était constitué, le 1er novembre 1943, le Corps Léger d'Intervention (CLI), unité spéciale de commandos destinée à être introduite en Indochine dans le cadre de l'offensive alliée contre le Japon. Le Lieutenant-colonel Huard en prenait le commandement. Dans le même temps, aux Indes, la Force 136, unité spéciale britannique entraînée au combat en jungle, acceptait d'accueillir les premiers commandos français pour leur formation et leur entraînement. Les « Gours » étaient nés. Ces derniers devaient bientôt constituer le personnel initial d'un service français d'action subversive sur l'Indochine créé le 5 août 1944. Ce Service Action, par l'intermédiaire de la *French Indochina Country Section*, travaillait en liaison étroite avec la Force 136 et bénéficiait de ses moyens, avions, matériel et instruction. Après le coup de force japonais du 9 mars 1945 et les pertes subies, le Service Action sera réorganisé et passera sous la coupe de la DGER, le Commandant Morlanne supervisant les opérations à partir de Ceylan.

Une école de formation, le *Military Establishment 25*, est également constitué à Kandy au Sri-Lanka : les recrues y apprennent à maîtriser les tactiques



Les largages se font avec des parachutes anglais sans ventral.

de l'adversaire, à survivre dans une forêt tropicale, mais aussi à mieux appréhender les coutumes locales. Après avoir reçu leur *Jungle Qualification*, ces volontaires sont ensuite convoyés vers l'aéroport de Jessore près de Calcutta, puis transportés vers l'Indochine en B-24 pour y être parachutés. C'est ainsi que sont larguées successivement les équipes « Polaire » (déc. 44), « Orion » et « Sagittaire » (janv. 45).

Du milieu de l'année 1944 jusqu'au 9 mars 1945 les Gours et les hommes du SA commencent par établir des contacts avec les représentants locaux de la résistance anti-japonaise. Grâce à eux, ils vont apprendre à connaître les mouvements de l'ennemi et communiquer ensuite ces informations aux forces alliées pour que celles-ci puissent ajuster leurs futurs bombardements. Ils entament aussi le recrutement de partisans au sein des populations indigènes favorables à la France. Enfin, ils mettent en place des zones de réception (DZ, *dropping zone*) de matériels et d'armements et créent parallèlement leurs premières bases opérationnelles, c'est-à-dire des zones sûres qui pourront être activées lorsque les Alliés entreprendront de débarquer en Indochine.



Le poste radio est crucial.

L'un des points cruciaux de cette politique est celui des transmissions radio. En quelques mois, près de 13 liaisons seront ainsi rendues opérationnelles entre l'Indochine et Calcutta. Les hommes de la Force 136 doivent cependant agir avec la plus extrême prudence car les Japonais restent en permanence à l'affût.

Le 9 mars 1945, les Japonais déclenchent l'opération *Meigo* et occupent en quelques jours toute l'Indochine française. Près de 37 000 militaires et civils européens se retrouvent alors désarmés et internés dans des camps de détention répartis à travers le pays. Près de 3 000 autres ne connaîtront pas cette « chance »

et seront massacrés dans une orgie de violence extrêmement bien planifiée.

Le 20 avril, dans la foulée de leur coup de force au Vietnam, les troupes de l'empereur du Japon commencent à entrer au Laos, là où se trouvent la plupart des soldats de la Force 136.

Au Vietnam, plusieurs dizaines de membres des forces spéciales françaises sont arrêtés ou tués lors d'opérations de guérilla contre les Japonais, le plus souvent en pure perte. En fin de compte, la Force 136 ne peut plus maintenir d'effectifs que dans le seul Laos. Désormais, les Français de la Force 136 doivent simplement tâcher de survivre afin de maintenir, de par leur seule existence, l'idée d'une forme de résistance et de souveraineté française.

Mais en août, après la capitulation du Japon, l'état-major de Calcutta décide bien évidemment d'exploiter la nouvelle donne et les hommes de la Force 136 reçoivent la mission d'aller occuper au nom de la France les principaux centres administratifs.

Cependant, la situation se complique lorsqu'il apparaît que le Viêt-minh est bien décidé à profiter du chaos ambiant pour avancer lui aussi ses pions. Certains officiers et soldats japonais, au nom d'une forme de « solidarité asiatique », vont d'ailleurs prendre fait et cause pour les communistes. Tandis que certains vont leur faire distribuer des armes et les exciter contre les Français, d'autres vont carrément désertir pour rejoindre les rangs du Viêt-Minh.

Le 18 août 1945, avec l'accord des Japonais, Hô Chi Minh entre dans Hanoï où il va proclamer, le 2 septembre, l'indépendance de la république du Vietnam. En quelques semaines, ses hommes vont également parvenir à contrôler une grande partie du Tonkin et de l'Annam. Mettant partout en place des comités populaires d'administration et des troupes d'auto-défense, les communistes veulent clairement s'imposer aux Français et empêcher leur éventuel retour.

Parmi les valeureux Français de la Force 136, formés aux Indes par les Britanniques, nous avons choisi de rapporter le bref témoignage du Capitaine Robert Maloubier et le récit des aventures du Capitaine Édouard Cortadellas.



équipes franco-anglo-américaines *Je-dburgh*. On a été récoltés, comme les enfants perdus que nous étions, pour continuer la guerre en Malaisie, en Chine, en Birmanie et en Indochine.

« Les Français sont regroupés dans la *French Indochina Country Section*, le service action français pour l'Asie. Certains sont parachutés ailleurs qu'en Indochine, tel Pierre Boule, planteur en Malaisie, qui plus tard écrira le roman *Le pont sur la rivière Kwai*, basé sur ses expériences du combat en jungle. Les agents sont entraînés au Sri Lanka.

« Nous étions des centaines d'agents et on parlait toutes les langues. Les instructeurs britanniques, vétérans des campagnes de Birmanie, nous disaient : « *Surtout, évitez le corps-à-corps. A la baïonnette, le soldat nippon est insurpassable. Il ne s'avoue jamais vaincu et pousse le fanatisme jusqu'au sacrifice. Ne vous approchez pas d'un cadavre avant de l'avoir inspecté ; il a peut-être été piégé par ses collègues. Même méfiance vis-à-vis d'un blessé : il vous attend peut-être avec une grenade dégoupillée. Pour eux, la vie n'est rien* ».



Bob Maloubier (1923-2015), comme quelques dizaines de jeunes officiers issus des forces spéciales ayant participé à la Libération de la France, est envoyé dans le Sud-est asiatique pour combattre les Japonais qui occupent encore d'immenses territoires, dont l'Indochine française. Agé d'à peine 22 ans, il est capitaine et titulaire d'un palmarès exceptionnel.

« On m'avait offert de me joindre à la Force 136, la branche extrême-orientale du *Special Operations Executive* (SOE), le service action britannique qui coiffait toutes les nationalités, qui allaient entreprendre des actions dans la région.

« C'était gigantesque : il y avait des Birmans, des Indiens, des Malais, des Chinois, des Anglais, des Sud-Africains et des Australiens. Beaucoup venaient des forces spéciales et avaient opéré en France, en particulier du SOE et des



Le Capitaine Maloubier, au centre (barbe et chapeau), et d'autres officiers du service action de la DGER, avec leurs partisans laotiens, en février 1946.



Bob Maloubier est parachuté à la fin du mois d'août à Kam Keut au Centre-Laos, à proximité de la route coloniale 8 (RC8). En renfort d'une autre équipe, il doit rejoindre Vinh, sur la côte d'Annam. Mais les Gaur sont arrêtés par une forte troupe Viêt-minh à Nape et ayant subi des pertes, doivent battre en retraite. Le commando est alors dirigé sur Paksane, sur la rive gauche du Mékong. Ayant réussi à contrôler la localité après de violents combats, il s'y maintient pour y faire reconnaître la présence française.

« Et on a tenu le Laos et empêché les Viêts de s'y installer. Les Vietnamiens étaient 30 millions d'habitants et nous n'étions au départ que 60 Français et plus 2.000 partisans laotiens qui ne pouvaient pas sentir les Viêts. On faisait le coup de feu et on bougeait continuellement pour donner l'impression que nous étions beaucoup plus nombreux. Mais moi je n'avais que 120 partisans et les autres missions à peu près les mêmes effectifs.»

« Si on a survécu, c'est parce qu'il y avait des grands espaces et la brousse et que les Japs s'étaient tirés du Laos.»

Les maquis franco-laotiens tiendront jusqu'en avril 1946 ; ils seront relevés ensuite par des troupes régulières françaises arrivées de Saïgon.



Bob Maloubier, créateur, en 1952, de l'unité des « Nageurs de Combat » a été décoré par Sa Majesté la Reine d'Angleterre, de l'Ordre de l'Empire Britannique, le 5 juin 2014 à Paris.

Nous publions ci-dessous, le témoignage du Capitaine Édouard Cortadellas, communiqué en 1988, à l'attention des rédacteurs du journal de marche et des opérations du C.L.I- 5ème R.I.C, à la demande de son dernier chef de corps, le Général Huard.

Nous précisons au lecteur que la plupart des noms de lieux cités, en Inde et en Indochine, apparaissent dans les cartes de l'Asie figurant en page 5.

GAUR : Bos gaurus

On sait que le bœuf et la vache sont une race domestiquée de bovins sauvages qui habitaient autrefois le Vieux Monde. On trouve encore quelques troupeaux sauvages de gaur dans les forêts montagneuses d'Inde, de Birmanie et de Malaisie. Chaque groupe est conduit par un gros bœuf à belles cornes, au pelage brun foncé et aux pattes blanches. Le Gaur a sur le dos une bosse en forme de selle qui lui est caractéristique. Les Gaur sont de gros animaux pouvant mesurer deux mètres à l'épaule et peser jusqu'à 900 kg. On les considérait jadis comme du gros gibier et on les chassait tout comme le bison d'Amérique. Grâce à leur taille et à leur force, et comme le tigre est maintenant très rare, les Gaur n'ont guère d'autre ennemi que l'homme. C'est, à l'heure actuelle, le bovidé sauvage le plus imposant et potentiellement le plus dangereux.

Voici le début du récit de l'auteur, devenu général en fin de carrière (photo)

STAGE EN INDE

A une époque où personne n'a encore parlé de la bombe atomique, l'Etat-Major Mountbatten estime que viendra un moment, où les flottes américaines domineront les mers de Chine après avoir récupéré toutes les îles, dont les Philippines, et menaceront le Japon lui-même, l'empêchant de poursuivre son effort de guerre en Chine continentale. Le temps sera venu alors de progresser par grands bonds aéroportés de



L'Eastern Warfare School de Poona

divisions entières, en parachutes ou en planeurs, sur l'axe général : Calcutta, Canton, en vue d'attaquer les forces japonaises de Chine sur leur flanc sud et pour couper de leurs bases, par la même occasion, toutes celles engagées en Birmanie, Siam, Malaisie.

Les grandes actions aéroportées seront précédées et préparées par des commandos qui, se faisant aider par les populations, aménageront en temps voulu les zones de poser ou d'atterrissage. Ces commandos, composés en principe de gens ayant des accointances dans les pays concernés et pouvant, de ce fait, trouver une ambiance favorable à leur mission, seront formés à l'Eastern Warfare School et constitueront la Force 136. Il est donc important que la nationalité des élèves soit, autant que possible, camouflée, si l'on veut éviter que les espions japonais ne détectent, par quelques déductions simples, les grands axes des futures opérations.

Au départ de Calcutta avec quelques camarades qui ont la même destination que moi, nous avons été habillés à l'anglaise : Battle-dress, bonnet de police, insigne de grade et stick sous le bras avec la manière de s'en servir, en particulier pour saluer. Il nous est recommandé de ne parler qu'en anglais ou de ne pas parler si nous risquions d'être entendus.

L'escale de Bombay nous est signalée comme particulièrement dangereuse. L'espionnisme est partout. Il faut dire qu'à cette époque, la situation est particulièrement difficile. Les sous-marins japonais sont passés en Océan Indien et ont débarqué des agents sur les côtes Mala-

bare ; ils infestent le Golfe du Bengale et la côte du Coromandel. Enfin, sur terre, les forces nippones couronnent les crêtes d'Arakan qui bordent la Birmanie au nord et sont prêtes à se saisir d'Imphal et à dévaler dans les plaines de l'Assam. Le Soleil Levant anime, sous le commandement du Sebkhas Chandra Bose, une armée de libération de l'Inde dont la propagande obtient un grand succès.

Très conscient de ces périls, nous sommes très prudents et c'est avec soulagement que nous trouvons Bombay envahie de prisonniers italiens qui, habillés en militaires anglais comme nous, poil noir comme nous, têtes de Méditerranéens comme nous, sont employés à tous les travaux des arrières et circulent et parlent italien librement. Cela donne le change et augmente considérablement nos chances de passer inaperçus.

Mais, grossiers occidentaux que nous sommes, nous allons donc jouer au plus fin avec les orientaux. Au moment où je paie le taxi qui nous conduit de la gare en ville, un affreux mendiant m'aborde, en très bon français et presque sans accent : « *Monsieur l'officier, ayez pitié d'un malheureux citoyen de Pondichéry qui n'a pas mangé depuis deux jours. Une roupie monsieur ! Voyez mon fils. J'aime la France et je ne peux l'envoyer à l'école française. Il n'apprend que l'anglais... et avec quels voyous !* ».

Le fils de sept ou huit ans, pendant ce beau discours, marche sur les mains autour de nous, sa chemise de cotonnade retombant sur sa tête et ses bras et dévoilant tous ses attributs. Il avance en cadence pour nous apitoyer, hurlant une espèce de mélodie « *No papa, no mama, no whisky-soda !* ». « *No papa, no mama etc...* » Souverainement méprisants, nous faisons comme si nous ne comprenions pas et nous nous éloignons.

Plus tard, dans la journée, je suis encore interpellé en français : « *Monsieur l'officier, le fakir birman, voyant extra lucide sait tout de vous. Vous ne pouvez rien lui cacher. Vous êtes Capitaine, vous allez à Poona. Laissez-moi vous dire la bonne aventure, ce que vous allez faire, comment vous réussirez, quand vous rentrerez en France, vos amours. Faites confiance au fakir birman* ».





Il n'y a qu'une explication, ce sont des stipendiés de l'*Intelligence Service* qui jouent les provocateurs pour mettre notre discrétion à l'épreuve.

Le lendemain matin, l'express de luxe, le *Deccan Queen*, nous amène en quelques heures à Poona. La ville est assez élevée. Il y fait bon en ce début d'octobre. Mais nous n'avons pas le temps de voir grand-chose. Nous sommes cueillis par une camionnette et conduits au camp, où on entreprend de nous expliquer à nouveau que tout, notre existence même, est «*Top-Secret*».

Dès les premiers jours débute une instruction dure mais très intelligemment menée. Instruction et entraînement, il s'agit d'apprendre à combattre en pays très couvert, avec seulement des armes légères et des explosifs, à ne compter que sur soi-même, c'est-à-dire à porter le plus possible, pour aller le plus loin possible, en mangeant le moins possible et en utilisant toutes les ressources locales, pour survivre dans un climat, c'est le moins qu'on puisse dire, peu fait pour les Européens. Cours de cuisine, connaissance des plantes et des animaux, close-combat, démolitions, tir de nuit, natation, parcours du risque, fabrication et emploi d'esquifs flottants, camouflage, marche rapide, action silencieuse, transmissions, orientation, secourisme, chasse, pêche, construction d'abris. Il y a quelque trois mille élèves dans cette école. Tous les

cours se concluent par une épreuve qui met en compétition les divers groupes de même nationalité ou de nationalités différentes. Un groupe français tient la tête du palmarès et en particulier dans la progression individuelle ou collective sous le tir réel ainsi que dans le parcours de jungle sorte de rallye de quarante kilomètres en forêt dense et, dans l'action, traversée de rivière de nuit.

Les groupes sont de quinze et pour les Français, s'appellent les «*Gaurs*», du nom du gigantesque et féroce bovidé qui tient plus de l'aurochs que du buffle et atteint deux mètres au garrot. Je suis le Chef de «*Gaur K*». Les hommes que j'ai reçus pour le mettre sur pied, proviennent du Corps Léger d'Intervention (C.L.I) constitué à Alger en vue de la reprise de l'Indochine, mais qui n'a pas bougé. Ici, nous dépendons du Détachement Français des Indes qui comprend un commandement et quelques services stationnés à Calcutta et qui manipulera, quand ils seront prêts, des commandos, des agents ou des équipes d'agents de renseignements, de transmissions, ou d'actions, les unes et les autres devant être parachutés en Indochine. Au moment où j'arrive à Poona je crois que personne n'a encore «sauté».

Mes gaillards sont triés sur le volet, nous prenons rapidement la tête de l'école dans toutes les épreuves, souvent au grand dam des Britanniques, dont les instructeurs ne peuvent suivre. Personnellement, je «prends» une heure au Capitaine birman instructeur de l'épreuve et champion jusqu'à mon arrivée. Ayant traversé un lac de nuit, nous nous introduisons, sans être détectés dans un autre camp «*Top-Secret*» et en ramenons, comme témoignage de notre valeur, le plan affiché dans le bureau du Commandant. La réaction des victimes manque d'humour.

Notre mentor, un Écossais très vigoureux mais que nous aurons souvent laissé épuisé sur les sentiers de la brousse, me notera quant à mes capacités de marcheur «capable de marcher à n'importe quelle allure, indéfiniment».

La dernière épreuve est une synthèse de toutes les autres ; je m'en souviens avec une étonnante acuité tant elle était impressionnante. Étant supposé perdu dans la jungle, perdu et rigoureusement seul, à la suite d'un combat ou d'un atterrissage forcé, il fallait, disposant seulement d'une boussole, d'une carte

sommaire imprimée sur soie, d'une arme, d'un nécessaire de pêche, de deux pains explosifs et de deux jours de rations, accomplir un parcours d'environ 120 kilomètres de jungle montagneuse, infestée d'animaux sauvages, coupée de plusieurs rivières dont une d'environ cent mètres de large avec crocodiles.

Tous ces stages et exercices se sont passés entre Bangalore et Goa, dans une immense réserve forestière réquisitionnée par les armées pour la durée de la guerre. Nous y avons côtoyé quotidiennement, éléphants, panthères noires, tigres, serpents, bœufs et buffles sauvages et surtout, par milliers, les singes, les vrais «*Bardar-logs*» de Mowgli. Et, dûment chapitrés, feignant de les ignorer, ils nous ont rendu la pareille et nous avons fait un excellent ménage.

En outre, nous étions, le plus souvent à plusieurs et cela augmente le courage. Mais nous avons affronté aussi le tigre blessé qui alors devient dangereux. Ce tigre avait été blessé à l'épaule droite par un braconnier.

Un message radio nous informe d'avoir à nous regrouper et à mettre notre campement en état de défense. Après trois jours sur le qui-vive, on nous informe que la bête a été retrouvée morte, tout près de chez nous d'ailleurs... et on nous demande d'aller aider à son transport. L'alerte est levée. L'animal est lourd et nous l'attachons à des perches de bambous pour le conduire par des sentiers jusqu'à la station forestière à vingt kilomètres de là. Bien que blessé, il a déplacé un buffle entier dans sa gueule sur plus de trente mètres. Il pesait environ deux cents kilos.



Epreuve de cuisine pour les Gaurs.

Celui-là nous laisse en souvenir une sorte de punaise. Le service de santé anglais, avec un certain sadisme, prétend ne pas croire à notre histoire de tigre et qu'en l'occurrence, bien français, nous sommes allés attraper des morpions avant de quitter Poona. Quoiqu'il en soit, on invoqua la pénurie et la nécessité de faire à la guerre comme à la guerre ! Que pouvions-nous souhaiter de mieux pour être bien entraînés. On nous badigeonna avec le pétrole de nos lampes-tem-pêtes. Je recommande vivement cette thérapeutique à ceux qui, aussitôt après, doivent marcher et transpirer, cela met trois jours à se calmer et ensuite, la peau demande quinze jours pour repousser, car ce ne sont pas les parasites qui dégoutés s'en vont, mais toute leur infrastructure cutanée.

Quant aux crocodiles, ils ne comprennent rien aux conventions avec les hommes que les autres animaux ont l'air de respecter : s'ils peuvent, ils attaquent et ils ont toujours faim ! Ils ont peur aussi heureusement. La méthode, nous l'avons employée à plusieurs reprises, est de jeter dans l'eau qui doit être traversée, un pain de plastic avec une grenade et de bondir immédiatement après la déflagration ; on dispose ainsi d'une à deux minutes avant que les monstres reprennent leurs esprits. Mais quand on est seul pendant trois jours dans la jungle, c'est une autre affaire. Bien qu'on ait affirmé que la méthode réussissait à 100%, on bat tous les records de crawl !

L'épreuve la plus dure est en effet la solitude. Je n'ai jamais transpiré comme la nuit, où pendant presque deux heures, j'ai entendu autour de moi fouler les hautes herbes, remuer les branches, respirer et grogner, barboter ou laper dans le ruisseau. Persuadé que c'était un tigre et qu'il attendait le moment de me cueillir. Toute cette angoisse sans pouvoir échanger avec personne, même un clin d'œil de réconfort. Ce n'était en fait qu'un énorme porc-épic qui s'était régala de la moitié de mes souliers ! Jamais non plus, je n'ai nagé si vite après l'explosion de ma grenade, que pour traverser la grande rivière sous l'œil bienveillant des caïmans qui, au soleil sur les rochers à quelques centaines de mètres en amont, n'avaient même pas semblé entendre le « boum ».

Cette région des Ghats Occidentales était splendide, mouvementée, habitée, à la fois cultivée et sauvage, parsemée de très beaux lacs et de claires rivières, couronnée de nombreux châteaux-forts. Je fus ému le jour où, à la périphérie de Poona, je découvris la statue de Le Borgne de Boigne, natif de Chambéry, Général des Marhattes pour lesquels, il construisit ces châteaux quand il mena la guerre contre l'Angleterre, pendant de nombreuses années après le traité de Paris qui nous enleva les Indes.

Pour nous consoler de nos premières épreuves, une permission nous était accordée à Bombay, après le démarrage sérieux du stage. Nous prîmes le « *Deccan Queen* » après avoir été de nouveau chapitrés quant au « *Top-Secret* ». Cette fois là, nous ne fûmes pas abordés par le fakir, mais par un officier anglais. Il parlait français et avait sans doute vécu en France plus qu'en Angleterre : « *Vous ne connaissez pas Bombay ? Je vais vous faire visiter. La première chose qui s'impose, ce sont les bordels français. J'ai d'ailleurs prévenu Madame André. C'est la plus sympathique et j'avais été prévenu que des camarades allaient descendre de Poona. Elle nous aura certainement fait une bouillabaisse. Toutes les filles seront contentes de voir des compatriotes. Il y a d'ailleurs également chez elle de très jolies indiennes qui connaissent par cœur le Kâma-Sûtra* ».

Et de rire ! Va pour madame André ! L'accueil est maternel, fraternel, conjugal, commercial. Il y en a pour tous les goûts et le Gaur K y aurait encore été le lendemain matin sans notre cicérone. A peine la bouillabaisse entamée, il aborde les sujets tabous. Devant les filles, il exalte notre courage, s'apitoie sur les dangers qui nous attendent quand nous aurons été parachutés en Indochine etc... etc... avec tous les clins d'oeil et sourires en coin nécessaires. Pratiquement il monologue. Mes gars ont compris et chacun s'occupe de sa voisine sans alimenter la conversation. Puis, la moutarde me monte au nez. J'en ai marre des citoyens de Pondichéry, des fakirs birmans et des capitaines britanniques qui aiment mieux la France que l'Angleterre et ont la langue trop longue. Si ce sont des provocateurs et si le Chef de l'*Intelligence Service* local est assez con pour employer de telles gens, j'en aurai le cœur net !

« *Mes amis, garde à vous ! Mesdames, vous voudrez bien nous excuser ! Monsieur, il y a un moment que vous dites des bêtises en contravention avec nos ordres et les vôtres et très périlleuses pour nous... surtout dans un tel milieu. Si vous agissez sur ordre, vous le faites bêtement et ceux qui vous donnent ces ordres sont de fieffés idiots. Vous le leur direz de ma part. Si ce n'est pas par ordre, vous êtes un dangereux imbécile ou un espion qui veut nous faire parler. Nous réglerons cela à Poona... Untel et untel, saisissez-vous de monsieur et nous le conduirons au camp où il s'expliquera* ».

Il hurle, il jure, il maudit les « *frog* » (grenouille, nom donné aux Français par les Anglais), nous menace des foudres d'Albion. Le lendemain matin, je le remets au Colonel Commandant l'École, accompagné d'un rapport relatant les faits et posant des questions.

Au lunch suivant, le Colonel en me croisant me lance « *It's all right. Good job !* » Puis nous n'entendîmes plus parler de cette histoire, ne revîmes plus le Capitaine si francophile et aucun de nous ne fut plus jamais interpellé par un citoyen de Pondichéry ou un fakir birman.

Le seul Birman qui m'interpella fut le Capitaine Mahanta, le matin du départ alors que je me préparais à tirer avec mon Colt sur un affreux corbeau, qui juché près de ma fenêtre, m'empêchait de dormir. Mahanta couchait à côté de moi dans la même chambre. Il mit doucement la main sur mon arme et me dit : « *Ne faites pas ça, c'est une âme !* ».



A Bombay, les policiers ont mission d'indiquer la direction aux Gaur qui se rendent chez Madame André...



L'entraînement à la navigation s'effectue sur un boutre indien.

Puis commença le stage de navigation. Embarquement à Bombay sur un boutre indien. La nef du Moyen Âge, basse devant, château arrière élevé et sculpté, la coque sans peinture et passée au suif. Les superstructures peintes de couleurs vives, les grandes voiles arabes (ou latines) couvrant tout de leur aile. Ces navires couraient tout l'Océan Indien, du Cap de Bonne Espérance à Java quand les Portugais y arrivèrent vers 1500 et ils continuent aujourd'hui toujours les mêmes avec les mêmes marins.

A notre Gaur K se sont joints deux Français, un civil dont, par hasard, le père médecin est le proche voisin du mien, dans l'Eure-et-Loir, et un militaire, qui ont eu une aventure commune. Évadés de Pékin sous occupation japonaise, ils ont traversé toute la zone communiste chinoise de Mao par qui ils ont été remis à l'ambassade de France de Tchoung-King. Ils ont toute admiration pour la Chine de Mao par opposition à celle de Tchang.

Pendant les quatre jours qui nous emmèneront à destination, le long de la côte Malabare, nous jouons à tour de rôle le commandant et son équipage. Aux joies de la navigation et du commandement s'ajoutent les soucis du magasin d'armes et de la cambuse et la surveillance de l'équipage. Car pour montrer ce qui se passerait réellement si nous avions un jour, à trois ou quatre Européens, à emprunter un navire indigène dans les mers d'Extrême-Orient, ceux qui sont l'équipage ont l'ordre de se mutiner dès que l'occasion leur paraît favorable. Si bien qu'à chaque changement de rôles nous nous offrons une belle bagarre avec descente dans la grand-voile, balancement au bout de filins, hommes à la mer etc... dans le

plus beau style de la Tortue. La nuit, les « souffleurs » qui nous entourent d'un bruit infernal ajoutent à l'ambiance.

Arnai nous apparaît le quatrième jour ; l'horizon, vers la terre, est barré par des collines couvertes de jungle qui se terminent, côté Océan, par une plage de sable qui s'étend, au Nord et au Sud, aussi loin que l'on peut voir et même deviner. Entre la jungle et le sable, une bande de cocotiers d'environ trente mètres de large souvent entrecoupée de filaos. A notre hauteur, une avancée des collines arrive jusqu'à la mer, coupant les cocotiers et la plage. Elle porte à son extrémité un château moyenâgeux important et très bien conservé. Ce château domine l'embouchure d'une grande rivière, un village et son wharf. Sur ces fortifications, il reste de nombreuses sculptures ayant toutes pour thème la légende hindouique du Roi des singes dont la suprême satisfaction, abondamment et crûment représentée, semble être de se faire masturber par de jolies filles.

C'est dans ce château et son ouvrage avancé sur un îlot qu'est installé le stage. Pendant trois semaines, la vie y est passionnante mais dure. Natation, parcours prolongés en mer. Les requins? N'en parlons pas ! Comme les bêtes de jungle, si on leur fiche la paix, ils vous la rendent. Montage, démontage et entretien des kayaks pliants. Franchissement de la barre, à l'aller et au retour ; c'est très différent ! Navigation, pagaies, rames et voiles sur toutes sortes d'esquifs européens et indigènes, pirogues, boutres, sampans, confection de radeau, le tout de jour comme de nuit. Et, pour finir, deux trucs pour qu'on se souvienne bien !

Le premier comporte une longue marche dans la jungle jusqu'à ce qu'on rencontre la rivière à environ quarante kilomètres de son embouchure. Nous sommes un commando reconduisant de sa base en forêt vers la mer, deux agents importants et charriant deux camarades qui jouent les blessés. Descente de rivière sur radeaux de bambous confectionnés par nos soins, en se gardant de l'ennemi pouvant tendre des embuscades mais dont nous savons qu'il est « pour rire » et ne nous fera pas de mal, mais surtout les crocodiles qui sont par groupes sur toutes les plages et tous les rochers et gagnent nonchalamment l'eau dès qu'ils nous voient ou nous en-

tendent; ceux-ci nous dévoreraient certainement à l'occasion !

Arrivée à la plage de nuit, appels par éclairs de lampes électriques. A environ trois cents mètres du bord de l'eau, notre boutre qui représente un sous-marin, répond. Mon sous-lieutenant et moi avons le privilège d'être les « Agents importants ». A ce titre, nous devons gagner le « sous-marin » à la nage, n'emportant chacun pour notre sécurité qu'un flotteur constitué par une touque de pétrole vide. Cela nous permet de souffler de temps à autre, mais n'éloigne par la hantise des requins qui, en fin de parcours est devenue absolument lancinante. Mais les statistiques sont là ; depuis le début des stages plusieurs centaines de gens y sont passés et personne n'a jamais été mangé!

La deuxième expérience procède des mêmes statistiques. Au retour, le boutre nous lâche vers minuit au milieu du port de Bombay. Par équipage de trois, nous avons, comme objectif les cargos qui sont à quai. Il s'agit – et c'est ce qui fera foi le lendemain matin de la bonne exécution de notre mission – d'aller leur coller, sur le flanc opposé au quai et à environ deux mètres en dessous de la ligne de flottaison, une mine aimantée factice, qu'en langage technique on appelle un « Clam » (Palonide). Attention, précisez-on pour nous encourager, la garde qui fonctionne sur le bâtiment n'est pas prévenue. Si vous vous faites voir ou entendre, elle tire. On nous a déjà fait le coup à Poona lors de l'attaque d'un train et nous avons essuyé un feu solide des gardes-voies et gardes-ponts.



En mer d'Oman, la côte de Malabar borde la partie occidentale de l'Inde, entre Ceylan et Goa au Nord.

Mais les statistiques sont les plus fortes et le lendemain matin, au rassemblement prévu à la capitainerie du port, tout le monde est là, mission accomplie. Alors pourquoi, puisqu'il y a des statistiques, continue-t-on à garder les bateaux au lieu de laisser les gardes dormir ?

Je profite d'un peu de liberté pour aller voir les « Tours du Silence ». En fait de tours, c'est un mur circulaire d'environ dix mètres de haut qui entoure une aire d'allées. On ne voit pas de l'extérieur. Au centre, il y a un trou qui permet aux eaux de pluie de s'infiltrer dans la terre, après avoir lessivé ce qui reste des cadavres. Ces tours sont situées dans de très beaux jardins. Le mort, selon la croyance des « Parsis » n'est pas tout à fait mort tant que les vautours qui couronnent le mur ne s'attaquent pas à sa dépouille. Aussi, serait-il cruel qu'il se doute de quelque chose : il doit passer la porte par surprise. Justement, en voilà un ! Pas de corbillard, habillé de ville, il est assis dans une voiture entre les parents. Ils le font descendre et marcher avec eux en le soutenant et en entretenant avec lui un simulacre de conversation. Au moment où la promenade conduit le cortège vers la porte percée dans le mur, celle-ci s'ouvre, on pousse le mort et c'est fini ! Il va retourner à l'Eau et à la Terre et le Soleil fera le reste. Les charognards mènent grand tapage.

Quatre jours de train indien, toujours confortable pour les Blancs, nous mènent à Rawalpindi. Avec arrêt d'un jour à Delhi où nous nous régalaons du bazar, de la citadelle rouge des Grands Mongols et négligeons la nouvelle Delhi à l'euro péenne.



Ancienne Tour du silence à Bombay. Le mort n'est pas tout à fait mort tant que les vautours qui couronnent le mur ne s'attaquent pas à la dépouille...

Rawalpindi, c'est la grande tradition anglo-indienne, le Quartier Général de l'Armée de l'Inde. On y vit à peu de frais, on y joue au polo, on surveille les passes afghanes. Pour l'instant on y forme les parachutistes pour l'Extrême-Orient. Nous roulons-boulons donc en compagnie d'Indiens, de Noirs du Congo belge, de tout l'Empire britannique et de beaucoup de Gurkhas.

Premier saut, je crois le 4 janvier, d'un Dakota... avec un seul parachute ! Pourvu qu'il s'ouvre ! Là aussi, il y a des statistiques : 1/10.000ème seulement refuse de fonctionner, c'est encourageant. Pour notre 8ème saut, comme nous avons été bons élèves, on nous offre le Cachemire. Nous sautons dans la splendide vallée du Srinagar à cent kilomètres au Nord de Rawalpindi, entourée d'Himalayas.

Je n'ai pas l'impression d'avoir accompli, en sautant, quelque chose de très difficile ou très dangereux qui ait le caractère d'une initiation et qui ait fait de moi un surhomme. C'est cependant ainsi que le parachutiste a été présenté plus tard quand il s'est agi d'en faire une arme psychologique et politique. Je n'avais même pas le sentiment que mes huit premiers sauts pouvaient constituer pour moi le début d'une carrière spécialisée et exclusive. C'est un sport qui peut être utile pour se rendre quelque part, comme le cheval ou le bateau. Il est vrai que des générations avaient fait du cheval ou du bateau sinon une religion, du moins un style de vie. C'est hélas ce qui caractérisera plus tard nos parachutistes !

Encore le train ! Bénarès ! Je connais déjà, j'ai améri sur le Gange en allant en Chine. Et à nouveau Calcutta ! Ici, on s'amuse, stage « d'agent ». Nous sommes lâchés dans la ville, par groupes de deux, avec une somme d'argent suffisante pour vivre quatre à cinq jours, de faux papiers, mais réguliers et bien imités, et la meilleure équipe sera celle qui mettra le plus de temps à échouer dans un poste de police vis-à-vis duquel un mot de passe signifiera que nous devons être ramenés à l'autorité militaire. Tout est permis : se déguiser, voler à l'étalage pour manger, « tomber » une femme du monde et se faire héberger chez elle. Il ne semble pas que la po-

lice ait des consignes particulières pour nous rechercher, ni qu'elle soit prévenue lorsque nous sommes « largués ». L'idée de cette existence hors la loi dans une immense fourmilière comme Calcutta est très excitante. Certaines équipes ont duré trois semaines. La mienne dix jours. Nous avons choisi de vivre dans la zone marginale où habitent les « petits blancs ». Malheureusement dans les territoires anglais, cette catégorie est peu nombreuse et ce choix réduisait le champ de nos exploits. C'est pour avoir tenté de resquiller le ticket d'autobus, un jour que nous revenions du centre ville, qu'on nous mit la main au collet. Passés de l'idée à sa réalisation, nous en avons d'ailleurs assez de la vie de bête traquée. Pour un Européen ne jouissant pas de son confort habituel, il est vraiment pénible et dangereux pour la santé de vivre ainsi au milieu des masses asiatiques... et puis, ce n'était que de la frime. Pour la bonne cause, nous aurions sans doute pu « résister » plus longtemps.

Ce dernier stage terminé, le Gaur K doit attendre à Calcutta le moment de sauter en Indochine. Pour nous c'est la lune de février qui est prévue. Trois autres Gaur sont déjà partis. L'un à la lune de novembre, mais il est tombé dans un feu de brousse que la R.A.F a pris pour le balisage du comité de réception. Il a perdu tout son matériel, il a fallu lui organiser aussitôt après, un second parachutage. Les deux autres ont profité des lunes de décembre 1944 et janvier 1945.



Rawalpindi, c'est la grande tradition anglo-indienne, le Quartier Général de l'Armée de l'Inde. On y forme les parachutistes pour l'Extrême-Orient. Nous roulons-boulons donc en compagnie d'Indiens, de Noirs du Congo belge, de tout l'Empire britannique et de beaucoup de Gurkhas. Avec un seul parachute ! Là aussi, il y a des statistiques : 1/10.000ème seulement refuse de fonctionner, c'est encourageant.



Vue des hauts plateaux laotiens, notamment de la Plaine des Jarres. La mission est de s'y installer à l'insu des Japonais pour y recruter et armer des partisans, organiser des zones de guérilla et surtout préparer les postes français isolés à une action contre les Japonais le moment venu.

La mission est de s'installer, à l'insu des Japonais, dans la région des hauts plateaux laotiens : Thanh Ninh, Plaine des Jarres, profitant des quelques accointances, préparer les gens et surtout les postes français isolés à une action contre les Japonais le moment venu. Les armer plus solidement qu'ils ne le sont, créer une infrastructure de dépôts d'armes, munitions, vivres, recruter des partisans. Bref, organiser des zones de guérilla en mesure de «durer» contre l'armée nipponne, tant que dureront les hostilités. De manière qu'il y ait une solution de continuité de la souveraineté française en Indochine. Si la guerre dure encore longtemps, le commandement espère continuer à former des Gaur et couvrir, par eux, de très larges zones.

Cela me paraît un peu enfantin quant à l'impératif de discrétion vis-à-vis des Japonais. Les Français, en admettant qu'il n'y ait pas parmi eux des traîtres, sont si bavards, si indisciplinés et tartarinesques, qu'il est déjà difficile qu'en France un maquis puisse vivre plus que quelques jours sans être détecté, même s'il n'est pas attaqué. Croire que cela va aller mieux en Indochine où, moyennant quelques piastres, on peut susciter tous les traîtres, espions et mouchards que l'on désire, me paraît un leurre. Espérer, dans ces conditions, que le Commandement du Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient (C.C.F.E.O) qui vient de s'installer à Ceylan pourra se réserver de faire un jour le geste spectaculaire de prendre l'initiative militaire contre les Japonais, relève de la plus haute fantaisie ou d'ambition dont le proche avenir me donnera quelques aperçus.

En attendant donc cette lune de février nous sommes installés au «Grand Hôtel». En temps normal, huit cents chambres, chacune aussi grande qu'un F4 moderne, des salles à manger pour recevoir simultanément deux à trois mille personnes. Ce chiffre pratiquement triple pour les chambres où l'on a mis cinq à six lits sans compter ceux qui envahissent les véritables avenues que sont les couloirs et vérandas. Le Bengali moyen, maintenu par le colonisateur – dirait-on aujourd'hui malgré le spectacle donné par le Bangladesh – dans un état semi-bestial, n'est pas intellectuellement organisé pour faire plusieurs choses à la fois, ni physiquement, pour faire la même chose souvent. Aussi, est-ce sans doute une bonne dizaine de milliers de domestiques qui, sous la surveillance d'adjudants habillés comme des nababs d'opérettes, fait vivre ce caravansérail. A chaque table, quatre personnes, chaque plat, l'eau, le pain, le vin, la glace sont servis par autant de «*Bearers*» (Boys) différents. Dans les chambres, l'un porte le thé, un autre les boissons fraîches, un troisième renouvelle la carafe d'eau, un autre balaye, un autre passe le faubert, un autre fait les lits, un autre ramasse le linge sale et un autre rapporte le propre, un autre ouvre et ferme les fenêtres, un autre installe les moustiquaires. Il y en a facilement dix par chambre. Quand on part, tout le monde le sait et le peloton des boys rend les honneurs dans le couloir, au garde-à-vous en tendant la main. Les plus jeunes chantent alors la rengaine déjà si souvent entendu : «*No papa, no mama, no whisky-soda*».

A tout moment les chasseurs décollent sous nos fenêtres du Parc de la Reine Victoria transformé en aéroport, les Japonais en effet ne sont pas loin, prêts à déferler sur les Indes.

Le «*Grand Oriental Hôtel*» de Ceylan contient huit cents chambres, des salles à manger pour recevoir simultanément deux à trois mille personnes. Et trois fois plus pour les chambres où l'on a mis cinq à six lits sans compter ceux qui envahissent les véritables avenues que sont les couloirs et vérandas.

Je fais un peu de tourisme à Chandernagor, qui est français ; c'est un faubourg de Calcutta. Le Capitaine de gendarmerie, qui est aussi l'administrateur, m'explique que plusieurs quartiers de Calcutta restent sous la souveraineté théorique de la France. Au moment de la cession aux Anglais après le traité de Paris, guerre de sept ans, 1763, les comptoirs des uns et des autres étaient si imbriqués que des arrangements locaux complétèrent le traité. C'est ainsi qu'un des plus grands carrefours de la ville, avec policiers et sémaphore sous parasol, serait encore à nous, cédé à bail à perpétuité à la Compagnie Anglaise des Indes à laquelle a succédé la Couronne britannique. Le contrat spécifiait que le loyer serait payé en «Pagodes d'Or», la monnaie de Dupleix. Ce contrat n'étant pas caduc, la Monnaie des Indes frapperait encore chaque année quelques «Pagodes d'Or» et les verserait au percepteur de Chandernagor.

Dans le palais du Gendarme-administrateur il y a encore la chambre de Dupleix et le lit de la Bégum. Quand on est sympathique au maître de céans, on a le privilège d'y coucher, c'est ce que je fais !

Je visite aussi de vieux et romantiques cimetières, resserrés dans les constructions plus modernes, envahis de bananiers, aux monuments de pierre de taille rongés par la moisissure verdâtre de ce pays qui est le plus pluvieux et le plus humide du monde. Certes, il y a beaucoup de Vasco, Alvarez ou Hernando, mais les plus nombreux sont les Français qui précédèrent, accompagnèrent ou suivirent Dupleix et La Bourdonnais : pratiquement aucun n'a passé trente ans !

Puis crac ! En février, il n'y aura pas de lune. La météo est mauvaise. L'expédition du Gaur K est reportée à la lune de mars.



Une liaison régulière étant organisée entre le détachement opérationnel de Calcutta et le Commandement du C.E.F.E.O à Ceylan, je demande et j'obtiens d'accomplir le prochain voyage. Ambiance curieuse ! Installé auprès de Lord Mountbatten dans les super-jardins de Peradinya à Kandy, ce Commandement vit comme en un rêve, au milieu des fleurs tropicales qui rivalisent avec les plus jolies filles de la Gentry anglaise, accomplissant son devoir national au sein de la «Navy». Le commandement pour le CLI (Corps Léger d'Intervention) unité d'élite est toujours à Alger, prêt à partir au coup de sifflet comme pour la Brigade d'Extrême-Orient qui est prête à Madagascar. Mais personne ne se soucie, ni Anglais, ni surtout Américains, d'engager de nouveaux éléments de troubles et de contestation dans une partie qu'ils sentent confusément en train de se gagner. D'ailleurs, les Français, c'est pour l'Indochine et pas plus !

OPERATION EN INDOCHINE.

Le 10 mars 1945, c'est sur la plage à cocotiers du Galla Hôtel à Colombo que je lis dans le journal que les Japonais, ayant décelé depuis longtemps les préparatifs français en Indochine, ont exécuté le coup de force du 9 mars, ne laissant plus rien subsister de la souveraineté française et internant tous les militaires, fonctionnaires et quelques privés français qui leur tombent sous la main. Quelques combats sporadiques, dont le plus sérieux à la Citadelle d'Hanoï, mais la surprise a parfaitement joué. On me remet un télégramme me rappelant de toute urgence à Calcutta. J'y suis trente-six heures plus tard.



Le 10 mars 1945, c'est sur la plage à cocotiers du Galla Hôtel à Colombo que je lis dans le journal que les Japonais, ayant décelé depuis longtemps les préparatifs français en Indochine, ont exécuté le coup de force du 9 mars.

La mission prévue pour le Gaur K est changée : plus de clandestinité ! Au moment du coup de force japonais, un certain nombre d'autorités étaient en manœuvre hors de leurs garnisons. De nombreux civils et militaires étaient isolés dans les localités de l'intérieur ; tous ces gens ont pu échapper et gagner la brousse. Selon les renseignements émanant des radios clandestines qui ont été mises en place au cours de l'année précédente, un petit paquet se dirige vers la Chine à l'Est du Fleuve Rouge, des petits patrouilleurs de la Marine et quelques jonques à moteur ont pu gagner la mer et se cacher en Baie d'Along. Mais les éléments les plus importants, après avoir livré quelques sévères combats, se dirigent vers le coude de la Rivière Noire. Leur issue normale vers la Chine est soit Lai Chau le long de la rivière, soit Diên Biên Phu, Phong Saly et Ou Neua à l'extrême corne Nord-Ouest du territoire. Ce contingent est formé de troupes assez nombreuses, mais aussi de civils, femmes, enfants, tous dans le plus grand dénuement. Il y a aussi sept pilotes américains de la Flotte du Pacifique, abattus naguère au-dessus de Saïgon et acheminés secrètement par nos réseaux jusqu'à Hanoï d'où, sans le putsch, ils devaient être conduits vers la Chine. Les garnisons du Laos apportèrent de l'aide, mais elles sont constituées par des bataillons locaux, de la Garde Indochinoise, avec un encadrement européen très mince. Les unités n'en tiennent pas moins des postes qui ont constitué des dépôts et seront des relais précieux au point de vue vivres et service de santé. En outre, jusqu'à Diên Biên Phu, les pistes permettent d'utiliser les quelques voitures qui existent dans la partie encore libre du pays.

Des ordres sont donnés pour que tous les rescapés se dirigent sur Diên Biên Phu qui est le seul endroit où puisse être envisagée la construction d'une bande d'atterrissage. Les Américains du Théâtre d'Opérations de Chine ne sont qu'à huit cents kilomètres. Leurs Dakotas peuvent y aller et revenir, mais il faut une bande dure de vingt mètres de large et au minimum huit cents mètres de long et des dégagements d'un kilomètre à chaque extrémité. Ils acceptent de s'y rendre uniquement en missions humanitaires, ne voulant sans doute pas aider militairement un Théâtre d'Opérations

qui n'est pas le leur, ou des gens qu'ils estiment avoir coopéré avec les Japonais, ou une cause, celle de la France, qui à leurs yeux est entachée de colonialisme et les mettrait en difficulté avec leurs alliés chinois.

Le Gaur K, groupe Cortadellas, sautera à Diên Biên Phu le 17 mars, fera en toute priorité l'aérodrome, après avoir débarrassé la cuvette des Japonais qui éventuellement s'y trouveraient, assurera l'évacuation par les avions américains de tous les rescapés civils et militaires non utilisables, des femmes et des enfants, puis se portera aussi loin qu'il pourra vers le Sud, et si possible jusqu'à Son La, à environ deux cents kilomètres vers le coude de la Rivière Noire, pour aider au regroupement, à l'encadrement et à l'équipement des éléments en état de combattre. Son chef devra ensuite envisager de reprendre la clandestinité dans la région de Thanh Ninh en entraînant si possible avec lui les meilleurs éléments trouvés sur place, pendant que le gros, sous les ordres du plus élevé en grade, se repliera vers la Chine.

Le Général Sabattier, qui commandait au Tonkin, réussit à sortir de la nasse japonaise et à prendre contact avec Alger qui l'a nommé Gouverneur-Général et Commandant en Chef de l'Indochine.

Depuis sa prise de contact et sa nomination, il a disparu à nouveau et se dirigerait, avec son petit groupe vers la Chine. On n'entendra plus parler de lui avant la frontière et au niveau où on vient de le placer, il n'a pas de raison ni d'ailleurs de moyens, de se mêler de ce qu'il adviendra des gens de l'Ouest du Fleuve Rouge.

Cinq jours avant le départ, vers le 12 mars, on nous interne dans les baraquements isolés de l'aérodrome, aujourd'hui au Bengladesh, de Jessore. Il paraît que c'est nécessaire pour le «Secret».

Nous y trouvons deux ou trois personnages dont un Capitaine, qui viennent de la Résistance de France. Ils se donnent des airs très supérieurs et s'ils ont fait quelque chose, ils ont manifestement l'intention de se le faire payer d'une manière ou d'une autre. Ils vont aussi sauter «quelque part» nous ne savons où.

Comme nous recevons déjà du personnel venant de France, nous avons espéré que le courrier marcherait à nouveau avant notre mise en route et que nous pourrions avoir des nouvelles des nôtres. Mais rien n'est venu. Le Détachement nous a assuré que ce qui arriverait serait acheminé et qu'une lettre type serait adressée régulièrement à nos familles dès que ce serait possible. On y ajouterait chaque fois les nouvelles fraîches que l'on aurait de nous. Avant le départ, nous pûmes rédiger une lettre qui serait expédiée par la première occasion. Marthe (NDR : épouse Cortadellas) la reçut un mois plus tard et me répondit par le premier courrier, depuis plus de trois ans. Sa réponse fut parachutée à Muong Long Nam Ta, près de la frontière Birmane, où l'on croyait alors que j'étais là ; elle fut confiée à un commando qui se dirigeait vers la Chine. Elle ne me fut remise qu'en juillet 1945 presque totalement illisible tant elle était délavée par la transpiration, la boue et l'eau des fleuves traversés. Mais, alors, le contact venait d'être repris par télégramme.

A Jessore, le Commandant de Détachement Opérationnel de Calcutta venait me tenir au courant de l'évolution de la situation. On ne savait pas ce qu'était devenue l'équipe d'une dizaine de Japonais stationnée à Lai Chau. Une troupe Japonaise de la valeur d'une section se dirigeait de Sam Neua vers Diên Biên Phu. On espérait que nous arriverions avant eux ou que la garnison du poste pourrait l'empêcher de se trouver sur la zone de saut lorsque nous touchions terre.

Les techniciens aussi vinrent s'occuper de nous. Nous avons appris à sauter d'un bombardier anglais «Hudson» quatre par quatre, assis face à face sur les quatre côtés d'un trou carré et successivement dans le sens des aiguilles d'une montre. Le «Saut pour de bon» avait eu lieu, mais ensuite nous partîmes en «Liberator», le plus récent bombardier quadrimoteur «made in U.S.A». C'était le seul appareil capable de traverser aller-retour toute la Birmanie, mais c'était juste ! Cela permettait une demi-heure seulement sur l'objectif, pas très longtemps pour trouver une mince clairière dans la jungle, à 2500 kilomètres du point de départ. De toute façon, que nous nous tranquillisions, nous

serions largués là où se situeraient les appareils à la trentième minute, car ils ne pouvaient pas regagner leur base sans s'alléger. La R.A.F avait déjà perdu plusieurs équipages à ce petit jeu et limitait les risques.

De ce type d'appareil, on sautait drôlement : un long toboggan en bois verni, partant du haut de la cabine de pilotage, aboutissait, tout à fait à l'arrière, à un trou dans le plancher. Le Chef de «Stick» s'installait en bas de la glissière, les pieds calés au bord du trou et les autres derrière lui, les jambes des plus élevés enserrant les reins de ceux immédiatement sous eux. On ne forçait personne, mais, à partir de la mise en position, seul le Chef pouvait être ou ne pas être volontaire, les autres partaient en bloc quand il resserrait les jambes faisant ainsi disparaître dans le trou le verrou de sécurité qu'il constituait. Il n'y avait au total que huit hommes sur la glissière dans l'appareil, c'étaient des voyages chers !

Le décollage aussi était curieux. Pour que l'appareil, encore au sol, soit équilibré, il faut qu'il ait son chargement de bombes et quand il n'y a pas de bombes, ce sont les parachutistes qui font le poids, debout sur la poutre principale du lance-bombes et serrés comme des sardines. Une fois en ligne de vol, ils regagnent la carlingue.

Nous n'avions pas fini d'être étonnés. Une équipe vient nous remettre à chacun un petit pistolet de modèle ancien et de petit calibre avec un chargeur, à tenir à la main, bien collé au poignet par un sparadrap, de manière à l'avoir disponible tout de suite en arrivant au sol, au cas où on n'y serait pas attendu par le «bon» comité de réception. Quelques cachets de Benzédrine si, par hasard, on se sent du vague à l'âme ou moment de sauter. C'est plein d'énergie, à avaler de préférence après avoir accroché son parachute, sans cette précaution on serait susceptible de se ruer sur la porte avant l'accrochage tant c'est efficace. Enfin, une minuscule ventouse en caoutchouc à se coller derrière l'oreille en cas de capture par les Japonais, vous croquez et c'est fini sans douleur. Ne vous croyez pas plus malins que les autres, vous ne résisterez pas à la torture et nous ne tenons pas à ce que vous leur révéliez toute l'organisation de la Force 136...

Après ces encouragements, on nous porte des uniformes et des papiers d'identité ; nous devenons des pilotes de la *Royal Canadian Air Force*. Pour mes hommes, ça va, mais moi, mon nom catalan, on me le « québécoise ». En effet la France Gaulliste n'est pas connue par le Japon autrement que comme une organisation de francs-tireurs et si nous tombions ou étions abattus en Birmanie, nous pourrions être fusillés sur-le-champ et avec nous l'équipage de la R.A.F parce que complice. Pendant les premières heures de vol, nous apprendrons donc notre vie antérieure dans le grand Nord, comme trappeurs, en canoë sur les rivières etc... Il vaut mieux appartenir à une armée régulièrement belligérante ! Ainsi, conclut le Colonel Crèvecoeur, Commandant le Détachement Opérationnel : « *Nous avons, comme vous le voyez, mis toutes les chances de votre côté* » - « *Sauf mon Colonel, que sur l'inventaire des containers, il n'y a pas de sacs à dos ni de musettes* » - « *Ça ne fait rien, on vous les expédiera au prochain parachutage* » - « *C'est tout de même une négligence, inadmissible et je vous préviens que je ne quitterai Dien Bien Phu qu'après réception de ces sacs. Je n'ai pas l'intention, parce qu'il n'y a rien pour le porter, d'abandonner tout un chargement qui pour nous est vital. Vos intendants sont de sacrés Jean foutres* ». Déjà, les atomes crochus ne fonctionnent pas bien !



Vue aérienne (1953) de la piste d'aviation de Diên Biên Phu (Nord vers le bas). En haut la Nam Youm.

Le 17 mars au petit jour, nous sommes dans les lance-bombes. Nos quatre «Liberator» roulent, accélèrent, mais au lieu de décoller, ralentissent, puis s'arrêtent. On me fait sortir. La jeep à damier blanc et jaune du chef de piste s'arrête à mes côtés et en descend le Colonel Chef du Détachement Opérationnel. Il est blême: « *Mon cher, une bien ennuyeuse nouvelle que je tiens à vous communiquer avant votre envol, car elle est de nature à nous créer bien des problèmes et à modifier votre action. Un Général Français a réussi à échapper aux Japonais et à rejoindre les éléments à l'Ouest du Fleuve Rouge* ».

Je reste muet, mais mon visage doit exprimer à la fois ma satisfaction qu'un Général ait pu se sauver le 9 mars, et mon étonnement qu'on puisse penser que cela serait gênant pour ma mission. « *C'est que, poursuit le Colonel, il a pu prendre contact radio avec Alger qui, au lieu de lui prescrire de se mettre sous le commandement de Ceylan, lui a accordé une étoile supplémentaire et l'a nommé Commandant de la Colonne Ouest du Fleuve Rouge. Le télégramme n'est pas bien sorti au déchiffrement. Le nom contient plusieurs I ; ce peut être Massini et dans ce cas, vous le mettrez dans votre poche comme vous voudrez. Mais ce peut être aussi Alessandri.. Et alors, c'est une autre paire de manches ! Très autoritaire, il n'admettra pas une action différente de la sienne dans la zone qu'il commande. Il tentera de vous absorber. Faites au mieux pour conserver votre indépendance ou plutôt votre dépendance vis-à-vis de nous. Mettez-vous quatre ou cinq galons sur les épaules si c'est nécessaire pour vous imposer, mais n'oubliez en aucun cas que nous et nous seuls sommes chefs et que votre poste radio ne doit être en liaison avec aucun autre correspondant que le nôtre au Bengale* ».

Je n'aime pas ça ! J'explique que je vais combattre les Japonais comme je pourrai et d'abord en sauvant le plus grand nombre possible de Français : que je ne vais pas où je vais pour permettre à tel ou tel commandement de prévaloir, que je lierai mon action à celle du Général rescapé, si cela me paraît bénéfique, pour ce que je dois accomplir. Je sens qu'avec le C.E.F.E.O. et surtout son antenne du Bengale, le divorce est consommé !



Le 17 mars 1945, quatre «Liberator» vont larguer, avec leur toboggan, le Gaur K sur Diên Biên Phu, pour y aménager la piste d'atterrissage accessible aux «Dakota» américains.

Je réintègre le lance-bombes et nous décollons. Au bout d'une heure de route, l'équipage nous annonce que nous survolons le territoire tenu par l'ennemi et nous poste à tous les hublots et dans les tourelles de mitrailleuses de plafond et de queue avec mission d'ouvrir les yeux et signaler tout avion en vue... et de ne pas oublier notre nom et notre jeunesse sur les rives du Saint Laurent.

Cinq heures plus tard, nous commençons à tourner sur la jungle. La trappe est ouverte, le toboggan installé et nous dessus. Au bout d'un quart d'heure de recherche, nous sommes au-dessus d'une vaste clairière bordée d'un côté par un poste militaire et de l'autre par une rivière et à une extrémité par un gros village. Go ! Je ramène les deux jambes dans l'axe du trou et nous descendons tous. Ma montre neuve, achetée à Calcutta et donnant, outre les heures, les jours, la lune, étanche, antichoc et tout et tout, accrochée par une suspente, s'arrache et je ne la retrouverai pas. Je sens que je vais tomber près de la rivière. A quelques mètres de moi, l'adjudant Gozzi, qui est le seul du Gaur K à avoir été réfractaire à la natation m'adjure de ne pas l'abandonner, car il est certain de tomber dans l'eau et donc de se noyer. Puis, tout à coup, une horde de petits hommes bleus sort des fourrés et se précipite sur la zone de saut. Ce sont les soldats du poste qui viennent nous aider. Mais à Calcutta, où on le savait cepen-



Aujourd'hui, la plaine de Diên Biên Phu est redevenue une rizière.

nant, on a oublié de nous prévenir que la toile kaki ne parvenant plus de France, les troupes, depuis un an s'habillaient de « Shanghai bleu ». Je sors donc mon pistolet de la dernière heure et tâte le lobe de mon oreille, car les «Japs» sont vêtus de bleu et cela nous le savons ! Ce n'est qu'à une vingtaine de mètres que j'aperçois un casque colonial surmontant un visage blanc. Ouf ! Gozzi est déjà dans l'eau... mais il n'y en a que cinquante centimètres ! Je me pose en grand style.

Les tirailleurs tonkinois ramassent nos sacs et les containers et les Blancs nous congratulent et paraissent s'attendre à ce que nous sommes suivis de nombreux autres parachutistes. Hélas, deux «Liberator» seulement ont largué, les autres sont repartis. Ce n'est qu'après quelques minutes de perplexité que j'aperçois des parachutistes descendre beaucoup plus loin. Je ne saurais jamais pourquoi mes deux autres équipiers atterrissent ainsi dans une autre clairière à quinze kilomètres plus loin que la mienne et ne me rejoignent qu'à la nuit et encore grâce au Sergent-chef Pretceille qui parlait fort bien le Laotien et l'Annamite. J'étais cependant dans l'avion du leader. Les équipages de la R.A.F. ne seraient-ils pas aussi disciplinés qu'on le pense ? En tous cas, ils sont touchants, tous nos containers sont couverts d'inscriptions à la craie nous souhaitant « bonne chance ». Il y en a tant que cela donne l'impression qu'ils prévoient pour nous un triste sort et qu'ils tentent de le conjurer, en tous cas, ils préfèrent, quant à eux, rentrer à Jessore que de rester avec nous.

J'arrive au poste sur la mini-moto du groupe. Il y a là un Capitaine dont l'accueil est froid. On lui a déjà rendu compte que nous n'étions que quinze et que nous avions dit qu'à notre connaissance, il n'y avait pas d'autres troupes prêtes au départ ni au Bengale ni à Ceylan. Il pense et nous dit que, dans ce cas, nous aurions mieux fait d'y rester. Pour l'instant, les Japonais ne sont pas signalés à proximité. S'ils se présentent, la seule solution est de se replier vers la Chine et les quelques coups de feu supplémentaires que nous tirerons ne changeront rien à la chose. Je sens qu'il y a un problème que l'on ne me pose pas encore et que je suis trop naïf pour le rapprocher de la dernière intervention du chef de l'antenne de Calcutta au moment du départ.

Le Capitaine n'en fait pas moins son possible pour recruter des coolies dans le village et le lendemain, prenant comme axe une modeste piste où se sont posés parfois quelques «Morane» d'observation ou «Potez TOE», nous nous mettons en devoir de la porter aux dimensions nécessaires. Cela demandera quatre jours que je mets à profit, avec trois de mes commandos, pour exécuter une liaison à Son La, à l'aide de la seule voiture présente, la vieille Ford des Travaux-Publics. Le Capitaine m'indique que s'y trouve le gros des rescapés en état de combattre ainsi que le Général Alessandri. Il ajoute que je dois être prudent sur la route, car je pourrais y rencontrer le groupe de Japonais de Lai Chau, dont on ne sait pas ce qu'il est devenu après avoir abandonné sa garnison.

Nous parvenons à Tuan Giao, environ cinquante kilomètres sans autre ennui que de refaire le platelage de bambous et de troncs de palmiers des quelque vingt ponts avant de pouvoir y passer dessus. Puis, vers le Sud, nous grimpons le Col des Méos d'où nous dominons plusieurs kilomètres de la route qui parallèlement à la Rivière Noire, conduit à Son La (150 km environ). Nous entamons la descente lorsque, assez loin, nous apercevons une voiture découverte qui vient dans notre direction. A un kilomètre d'elle, nous constatons qu'elle s'est arrêtée. Aux jumelles on ne distingue personne dedans ni alentour. Prudence ! Les Japonais de Lai Chau ? Nous mettons pied à terre et avançons en tirailleurs. L'accès au dernier mouvement de terrain avant la voiture nous est barré par un képi au bout d'un fusil et le cri de «France». C'est le Colonel Fourmachat, Commandant à Lai Chau, avec deux officiers et son chauffeur. Il vient de Son La prendre les ordres et rentre chez lui. Il a cru que nous étions «ses» Japonais qui lassés d'attendre, se seraient mis en route. En fait, ils l'avaient attendu et il les fera prisonniers en arrivant à son P.C.

Les ordres, me dit-il, sont de retraiter vers la Chine. Le gouvernement se rend compte que nous ne sommes pas en état de résister. Ils pensent à Alger qu'au lieu de nous faire détruire en dernier baroud d'honneur, il vaut mieux opérer une retraite aussi lente et aussi longue que possible, sans subir d'accrochage majeur. Maintenant ainsi la présence des troupes, donc la souveraineté Française,

aussi longtemps que notre endurance le permettra. Pour son compte, dès qu'il aura rejoint son monde, le Colonel va se porter sur le Sud pour prendre contact avec les Japonais au carrefour des routes de Tuan Giao en vue de se retirer vers le Nord, lorsque de son côté, à partir de ce village, le Général Alessandri prendra nettement vers l'Ouest et le 5ème territoire militaire via Diên Biên Phu. « Si le CLI est à ce moment là, à Diên Biên Phu, cela changera la face des choses ajoute-t-il » ; le malentendu persiste et je préfère reprendre la route sans le décourager. Le soir, vers 18 heures, Son La.

En passant à Tuan Giao, le Colonel a dû m'annoncer par téléphone, car je suis attendu. Pratiquement, tous les cadres sont rassemblés. Avec nos chapeaux australiens, nous faisons sans doute forte impression. Alessandri, m'accueille à la porte, me conduit par la main, commande le garde-à-vous, me donne l'accolade et déclare : « Messieurs, la France ne nous a pas oubliés. Voici les premiers ». Lourde est l'émotion de tous ces soldats qui, depuis quatre ans ont été complètement coupés de leur patrie. Je serre les quelques mains des camarades que je connais : Marsouins, Bigors et Légionnaires. Puis il faut rompre le charme et j'entraîne le Général dehors : « Mon Général, tout le monde et vous-même semblez vous leurrer, quant aux renforts que vous paraissez attendre. A ma connaissance pas un homme du CLI n'a encore quitté Alger et les Alliés ne veulent pas les transporter en prétendant qu'ils n'en ont pas les moyens. Même si un coup d'éclat du Général de Gaulle enlevait leur acquiescement rien ne pourrait arriver avant un minimum de quinze jours. Je suis donc le seul. Ma mission est limitée et je dois ensuite reprendre la clandestinité vers Thanh Ninh. Personne ne vous aidera ! » - « Calcutta m'a cependant annoncé l'arrivée du CLI et vous en êtes bien ? ». - « Oui, seulement un commando détaché et non un élément précurseur ». - « J'ai compris, c'est une infamie ! » Son ton se fait alors dur et hostile : « N'oubliez pas que de toute façon je commande toutes les forces à l'Ouest du Fleuve Rouge. Terminée votre mission initiale, vous ne dépendez que de moi. Nous aviserons si le C.E.F.E.O m'envoie effectivement une aide substantielle. J'admettrai de me ranger sous sa bannière. Mais ce n'est

pas avec quinze « cow-boys » comme caution de fallacieuses promesses qu'ils me feront renoncer à ma liaison directe avec Alger dont je tiens mes pouvoirs. Je vous laisse pour l'instant votre poste radio, mais vous me donnerez copie de tous vos messages à Calcutta ».

A peine l'ai-je quitté, pensant qu'il a raison et que dans les mêmes circonstances j'agisrais comme lui, que je suis débordé par un Capitaine qui sera tué quelques jours plus tard : « Je représente le Service Action, mis sur pied sous l'égide de Calcutta, avant que les Japonais attaquent et qui a déjà donné des preuves de son dévouement à la Résistance. Il n'y a aucune raison que nous passions sous les ordres d'Alessandri. Calcutta peut très logiquement nous prescrire des missions particulières. Le Colonel chef local du Service Action est dans les parages. Il ne se laissera pas absorber. Conservez précieusement votre poste radio et « peaufinez » la liaison avec Calcutta. Ce poste constitue, avec un ou deux autres, la garantie de notre autonomie ».

A vrai dire, malgré toute mon imagination, je ne vois pas en pleine brousse, de quelles missions particulières il pourrait s'agir, ne contribuant pas directement au succès des actions strictement locales. Quoiqu'il en soit, je rentre à Diên Biên Phu. Un commando vient de sauter, commandé par un Capitaine (Dampierre) frais émoulu de la Résistance en France et qui, je crois, a quitté Alger trois jours plus tôt sans passer par le stage des Indes. Avec lui quelques hommes venant aussi d'Europe et les fonds de tiroirs de Calcutta que les autres Gaur's avaient préféré laisser sur place, sauf une ou deux exceptions dont un aspirant, administrateur des colonies de son état. Dernière manifestation de confiance à mon égard, ce commando est mis à mes ordres.



Pirogue traditionnelle des populations de Son La sur la Rivière Noire.

Bonne nouvelle, les sacs à dos ont aussi été parachutés. Enfin, mes gens ont bien travaillé et la piste est prête. Le premier Dakota venant de Kunming est annoncé pour le lendemain.

Entre temps, les rescapés ont afflué et sont logés au poste militaire. Il y a sept pilotes américains. Absolument inaccoutumés à l'effort physique, ils sont en plus mauvais état que n'importe quel autre. Leurs pieds ne sont que plaies purulentes. On les soigne, mais leur moral est bon. L'aventure de leur vie. Quand venant de Saïgon, ils ont passé le Col des Nuages, sur la route Mandarine, habillés en soldats français dans une camionnette militaire conduite par un caporal-chef de la Coloniale, ils sont tombés en panne environ vingt-cinq mètres avant le sommet de la côte. Le gazogène n'en voulait plus ! Rien à réparer, simplement besoin d'une bonne descente pour souffler. On n'était pas beaucoup, vingt-cinq mètres à pousser. Mais il manquait les huit ou dix hommes nécessaires car le véhicule était lourd et la pente sévère. Tout à coup, le vieux Marsouin disparaît, apparemment frappé d'une idée de génie et après leur avoir commandé: « *Quand je reviens, vous fermez vos gueules et vous faites des sourires* », ils faillirent s'enfuir dans la jungle quand ils virent revenir le Caporal-chef avec une demi-section de Japonais, pensant qu'il les avait trahis. « *Mais non ! C'est des copains. Ils sont dans le blockhaus un peu plus bas, ils vont nous aider !* ». Et nos «boys», qui étaient au 5ème R.E.I à Tong le 9 mars, avaient franchi le col en poussant en cœur avec les Japonais au rythme scandé par le Marsouin :

«Ho ! Hisse ! Ho ! Hisse !»

Les malheurs n'étaient pas finis. Vers onze heures le lendemain, après un très



A Diên Biên Phu, le Capitaine Cortadellas s'impose fermement aux « visiteurs » débarquant des «Dakota» : *Ici c'est moi qui donne les ordres. Chaque avion repartira avec un pilote et son complément d'évacués français.*

bel atterrissage, un major débarqua le premier de l'avion, rose, très gras, l'air supérieur, le cigare vissé au bec. Après un bref hello ! « *Où sont les pilotes américains ?* » - « *Ici* ». - « *Allez les chercher immédiatement, nous n'avons pas de temps à perdre* ». - « *Qu'apportez-vous dans votre avion ?* »- « *Rien !* » - « *Ne saviez-vous pas que nous avons des réfugiés malades, des femmes et des enfants ?* »- « *Ma mission est de venir chercher les pilotes américains. Je n'ai pas d'autres ordres. C'est inutile de discuter. Faites les venir au terrain.* » - « *Ici c'est moi qui donne les ordres. Vous allez repartir avec un pilote que nous avons sauvé et le reste de votre avion bourré au maximum des réfugiés les plus fatigués* ». Il manipule nerveusement son pistolet. Je l'imité en riant et lui recommande le calme. - « *Les Japonais sont encore loin. Vous ne risquez rien. Revenez demain avec un ou plusieurs avions, mais chargés à bloc d'armes, de munitions, de médicaments etc... etc... Voici les listes. Chaque avion repartira avec un pilote et son complément d'évacués français* ».

Il avale sa rage et s'exécute. En trois jours le plan est réalisé. Ils n'ont pas été pingres. Nous avons de quoi armer un bon Bataillon. La R.A.F de son côté fait des parachutages à ma demande : armes, vêtements, chaussures, médicaments. Mais il faut pour cela que mes télégrammes soient fermes et mettent en cause la responsabilité, voire à mots couverts l'honneur du C.E.F.E.O pour décrocher tout cela. A Calcutta ils conçoivent mal d'avoir à aider des gens qui ne dépendent pas d'eux. Aussi, avec moi, le torchon brûle-t-il. Ils comprennent mal pourquoi je reste si longtemps à Diên Biên Phu, une dizaine de

jours en tout pour établir la piste et réussir mon opération américaine – et pour quoi par mon truchement, le Service Action n'a pas déjà conquis une gloire qui leur permettrait de revendiquer le beau rôle. Un télégramme me confirme cette impatience et cet état d'esprit. Il m'ordonne de me rendre dans la région du Col des Méos où vont, sous peu, avoir lieu des combats et d'y réaliser à tout prix une action spectaculaire – non précisée – de manière à faire éclater aux yeux de tous, la prépondérance du rôle joué par le Service Action... Ce qui leur donnerait un argument supplémentaire pour revendiquer le rattachement du conflit indochinois à leur responsabilité! Ensuite, dit le message, je dois me diriger vers le Thanh Ninh et y disparaître dans la clandestinité.

Une telle aberration me fait m'insurger. Certes, j'irai au Col des Méos pour y combattre. Mais, sur un front réduit à un mince axe routier dépourvu d'ouvrage d'art, quelle action spectaculaire mener sinon un raid sur les arrières immédiats, ce qui étant donné les capacités de l'armée Japonaise dans la jungle, me condamnerait à coup sûr, moi et mes hommes, à affronter notre destin. Et pour quel résultat ? Permettre au commandement d'en coiffer un autre ! Cela à mes yeux ne mérite pas une goutte de sang d'un de mes hommes !

Ensuite, au cas où nous nous en tirerions, rejoindre la clandestinité ! De qui ce moque-t-on ? Après nous êtres exhibés, avoir révélé notre présence aux Japonais, disparaître en abandonnant tout notre matériel, prévu dans un plan initial, non pour être porté à dos sur plus de deux cents kilomètres, mais pour constituer une base secrète à proximité immédiate du lieu de parachutage. Ou encore, pour éviter cette solution, acheter sur place des chevaux et me faire suivre d'un convoi, mais ceci exclut tout espoir de clandestinité.



Col des Nuages sur la route Mandarine



Le Gaur K a reçu l'ordre de se rendre au Col des Méos pour y réaliser, à tout prix, une action spectaculaire !



Paysage aux abords du Col des Méos.

Je dis donc à Calcutta par message, ce que je pense de tout cela. Je précise que je me rends au Col des Méos, mais pour y offrir mes services au Chef qui y commande localement les combats. Et que, si le retour à la clandestinité paraît absolument indispensable, le plus simple est de me reprendre par avion, lorsqu'en retraitant nous passerons à Diên Biên Phu. Ensuite, me re-parachuter avec un nouveau jeu d'équipements, soit directement, soit après transit et ré-équipement à Jessore.

Ce message envoyé, nous sommes au Col des Méos, trente-six heures plus tard, en utilisant deux camionnettes poussives et toujours en refaisant les ponts avant de passer dessus.

Il est dix-sept heures quand nous nous présentons au chef du groupement (Commandant Carbonnel). D'un air dégagé, il considère le maigre renfort de quarante hommes que nous formons, puis me montre la camionnette qui porte son PC et que faute d'essence on est en train de basculer dans le fossé. Il me dit qu'il n'y a d'espoir de pouvoir continuer à s'opposer aux Japonais, que sur les sentiers de jungle, qu'une route et ses dégagements latéraux habituels constitue, pour ses maigres troupes, un front large. Dès qu'il sent une résistance frontale, l'ennemi déborde immédiatement. A chaque heure on risque, étant fixé sur l'avant, d'être encerclé et achevé. En outre, il n'a plus de vivres ni de munitions. Il décroche pour gagner Tuan Giao où il pense trouver les éléments descendus de Lai Chau et recevoir un parachutage ; cela devrait permettre d'y tenir, avec de la chance, vingt-quatre heures de plus.

- « Mon Commandant, j'ai quarante hommes solides et bien approvisionnés. Je me place à vos ordres. Que puis-je faire pour vous aider ? ». Après les quelques confidences auxquelles il s'est livré, il est repris par ses démons.

- « Que voulez-vous que je fasse de vous ? Qu'espérez-vous changer avec quarante types, même frais ? Engager une action que mes gars à moi, épuisés, ne pourrions suivre et dont il faudra sans doute, en plus, qu'ils vous sortent ? Pour gagner Tuan Giao et peut-être y tenir encore vingt-quatre heures, ce que j'ai me suffit. Puisque vous êtes à mes ordres, rentrez à Diên Biên Phu pour assurer notre recueil, car j'imagine l'état dans lequel nous y arriverons. Arrangez-vous avec Calcutta pour y parachuter le maximum de fournitures et assurer des évacuations sanitaires. Vous trouverez là-bas sans doute le Bataillon du 5ème Territoire. Il aura sûrement besoin d'encadrement. Il faudra rapidement leur montrer l'emploi des armes britanniques et américaines. J'oubliais, une ancienne piste à partir de la mi-chemin environ, double la route Tuan Giao à Diên Biên Phu. Passez par-là et laissez-y quelques embuscades destinées à retarder les Japonais au cas où ils essaieraient de nous doubler par cet itinéraire, pour arriver avant nous à Diên Biên Phu au lieu de nous suivre ». Ainsi en voici encore un, dussent les opérations en souffrir, qui a bien l'intention de ne pas donner aux représentants du C.E.F.E.O l'occasion de se manifester de manière à pouvoir seulement figurer dans un communiqué.

Nous rentrons à Tuan Giao dans la nuit. J'y retrouve le chef local du Service Action (Colonel Vicaire), c'est-à-dire le chef de ceux des militaires d'Indochine qui, ayant constitué un réseau de résistance d'obédience Calcutta, avant le coup de force des Japonais,



tendent de maintenir la fiction, après le déclenchement des hostilités ouvertes, de deux sections séparées, menées sous des commandements différents. Comme j'ai manifesté par mes messages et mes actes, que je ne peux me rallier à ce point de vue, et comme, j'ai adopté pour le commandement qui actionne, sur les lieux mêmes des combats, les forces les plus importantes, le chef du Service Action me notifie sans aménité les décisions qu'il peut encore prendre à mon égard.

Primo : Alger exige qu'en aucun cas les Indochinois prisonniers politiques, internés par l'Amiral Decoux au bagne de Tuan Giao, ne soient livrés aux Japonais, et aussi, que les forces françaises les amènent dans leur retraite sans leur faire de mal. A moi donc de me débrouiller avec eux, car d'une part, je suis la seule force dont dispose en toute propriété le Service Action, et d'autre part, la seule dont on soit certain qu'elle ne saisira pas la première opportunité, pour faire un mauvais parti à ces « politiques » qui, depuis quatre ans, ont été présentés sur place comme les ennemis mortels de la France, ceci excluant toute idée de coopération même momentanée.

Secondo : mon deuxième commando m'est enlevé (celui qui provient de la Résistance métropolitaine). Sous la conduite du Colonel lui-même, il exécutera un raid profond en territoire ennemi (raid que, sous-entendu, je n'ai pas su, moi, ou osé faire).

Tertio : pour l'avenir, je passe aux ordres du Groupement Ouest du Fleuve Rouge auquel, par décision de Calcutta, je suis dorénavant rattaché.

Notre situation est ainsi clarifiée, mais cela ne la rend aucunement plus confortable !

Mon malheureux deuxième commando (Capitaine Dampierre) part pour ce raid. Le Colonel « Action » l'accompagne, mais s'en séparera au bout de quelques jours, et reviendra seul. Le commando disparaîtra totalement. Jamais personne ne saura ni où, ni quand, ni pour quelle mission à accomplir, il aura péri. Aucun membre ne reviendra pour le raconter.



Vue de la vallée de Tuan Giao.

Mon premier problème est d'intégrer mes «politiques». C'est à la prison que je prends en compte une quarantaine d'Indochinois parmi lesquels sans doute une très forte proportion de cadres supérieurs du futur Viêt-Minh (l'un d'entre eux présidera la Conférence de Paris face aux Américains). Ils peuvent m'être une aide précieuse. Ils parlent tous excellentement le français. Il m'appartient de décider s'ils seront nos prisonniers ou nos camarades de combat : j'opte pour la deuxième solution au grand scandale de tous ceux qui l'apprennent.

Comme je ne peux pas discuter avec quarante personnes, je les prie de désigner un porte-parole : c'est fait dans la demi-heure. C'est avec lui que je m'entretiens, mais toujours devant tous les autres et moi-même, assisté de plusieurs membres du « GAUR »

- « *Quelles sont vos intentions ?* » La réponse est claire: - « *Nous étions en prison parce que nous sommes des nationalistes et que nous désirons le départ des Français et l'indépendance de notre pays. Mais aujourd'hui, les Français se battent contre les Japonais et le militarisme japonais est plus dangereux pour nous que le colonialisme français. Aussi, sommes-nous momentanément vos alliés, et vous pouvez nous faire confiance, nous allons combattre à vos côtés. Quand la situation changera, nous vous préviendrons. Nous ne vous trahisons pas* ».

- « *Marché conclu ! De notre part, vous pouvez compter sur la plus complète camaraderie. Pour faciliter le commandement, vous formerez une section. Élisez un Lieutenant, un adjoint, trois chefs de groupes et six caporaux et présentez-vous dans une heure. A grade égal, vos cadres auront les mêmes droits et responsabilités que les nôtres. Je vous armerai et équiperai à Diên Biên Phu. En attendant, que chacun se binôme avec son correspondant et apprenne son métier en commençant par l'emploi des armes et le tir* ».

Je ne parlerai plus d'eux, que pour raconter notre séparation. Ils furent, pendant toute cette retraite, d'excellents soldats et de parfaits camarades. Leur connaissance du pays nous fut précieuse. Je ne fis aucune distinction entre eux et nous, ni sur le plan personnel et la vie de tous les jours, ni au cours des combats et au plan des responsabilités. Ils nous accompagnèrent jusqu'à la frontière de Chine.

Au moment de quitter Tuan Giao, nouveau retard, environ cinquante Sous-officiers d'aviation, sous le commandement d'un Capitaine, ont réussi à quitter la base de Tong. Ils sont tous armés et à peu près équipés. Mais quatre cents kilomètres à pied les ont déjà fortement éprouvés. Beaucoup n'avancent que péniblement. A moi de les incorporer également ! En fait, après quelques jours de répit à Diên Biên Phu, ils formeront une excellente section que je garderai jusqu'au moment où ils recevront l'ordre de me quitter pour aller réceptionner des parachutages sur la petite piste pour avions de liaison de la Nam Ta, non loin du Mékong.

Dernier atermoiement : «*Vous prendrez aussi avec vous la Section Disciplinaire de l'Infanterie Coloniale (Sous-lieutenant Potevin). Des poisons en garnison, sans doute, mais ce qu'il faut dans les circonstances du moment*». Me voici en fait en tête d'une grosse compagnie et parfaitement autonome, malgré un télégramme venimeux des gens de Calcutta, furieux que je n'ai pas voulu servir leurs ambitions particulières et recommandant de me placer sous un commandement ferme, comme s'il était besoin qu'on me fit marcher.

Cette compagnie hétéroclite se grossira encore et, pendant une huitaine de jours, du combat de Muong Khoua à celui de Boun Tai, je serai la force principale du Groupement Ouest du Fleuve Rouge et sur son axe le plus menacé, tous les autres groupements s'étant pratiquement disloqués, sauf celui de Lai Chau qui passera en Chine très rapidement.

L'ancienne piste par laquelle on m'a ordonné de passer, entre Tuan Giao et Diên Biên Phu, est absolument impraticable. Hasard ? Ou bien voulait-on, tout

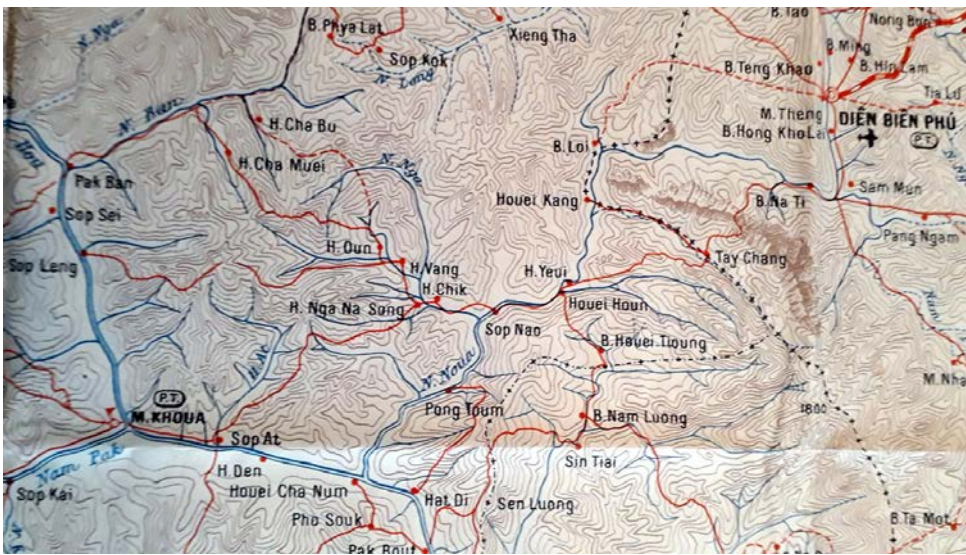


Porte monumentale de Tuan Giao où étaient retenus, dans un bagne, les prisonniers politiques indochinois qui vont constituer une excellente section de combat en renfort du Gaur K.

en ne me faisant pas participer au combat de Tuan Giao, que je n'arrive pas le premier à Diên Biên Phu ? En fait, j'y fus le premier, après avoir pris la bonne piste, m'étant assuré que, pas mieux que moi, les Japonais ne pourraient passer par l'autre. Le matériel apporté par les Américains n'ayant pas encore trouvé preneur et des parachutages ayant eu lieu, j'arme et j'équipe aussitôt tous les gens de mon obéissance. Puis, je fais bénéficier de la manne le Bataillon du 5ème R.E.I qui, à lui seul, constituait la quasi-totalité des éléments opposés aux Japonais depuis Son La.

Après l'accrochage de Tuan Giao, où entre autres, avait été tué le Commandant d'Alverny de Lai Chau, les Japonais n'avaient pas poussé rapidement, ayant sans doute besoin de recevoir des approvisionnements. Mais, il me semblait qu'on s'attardait beaucoup à Diên Biên Phu et que c'était une sottise qu'espérer y tenir même quelques heures. Personne n'avait prescrit que la retraite devait s'effectuer de village à village ou de poste à poste. Je pensais qu'elle devait être jalonnée par les cols, des défilés ou des passages de cours d'eau. A force de le dire, je fus envoyé sur le col dit «du cinquième Territoire» par lequel la piste, quittant par le Sud la cuvette de Diên Biên Phu passe dans la vallée de la rivière Nam Neua. Son affluent, la Nam Youm, traverse la plaine de Diên Biên Phu.

Je m'installe donc au col, après une journée de marche environ, pendant que le reste de la troupe continue à se refaire des forces à Diên Biên Phu. Mais le calme qui règne dans la cuvette n'a pas troublé que moi. Un Capitaine (Seguin) connaissant bien la région, obtient non sans de multiples oppositions qu'il



La distance entre Dien Bien Phu et Muong Khoua est d'environ soixante-dix km.

doit vaincre, l'autorisation de faire une reconnaissance le long de la rivière. Il signale que Dien Bien Phu a été tourné et qu'il a vu, descendant la Nam Neua, environ quatre-vingts radeaux de bambous chargés de Japonais, ayant même des armes lourdes. C'est un peu la panique dans la cuvette.

Je reçois l'ordre de descendre aussi vite que possible à Houei Houn, au bas du col, village où la piste traverse la rivière et de m'installer en amont pour tenir le passage et d'envoyer un Détachement sur la rivière en vue de «recueillir» une section qui devrait se trouver à environ dix kilomètres et risque d'être surprise par les Japonais. Je suis en place, de très bonne heure le matin.

Vers midi, après une marche harassante, le Bataillon de Légion me rejoint. Il prend à son compte la mission de tenir le passage et je rentre sous ses ordres. Nous devons tenter de garder Houei Houn pour permettre le franchissement de la rivière par le Bataillon du 5ème Territoire qui ferme la marche. Les Japonais ne sont pas encore apparus à Dien Bien Phu et personne ne talonne le Bataillon. Vers seize heures, rentre mon Détachement envoyé sur la rivière. Il a trouvé la section recherchée, attendu les Japonais et, ensemble, ils ont commencé à freiner la progression des Nippons, les obligeant à abandonner leurs embarcations de fortune, par trop vulnérables et à progresser à pied sur les berges. Vers seize heures trente, le contact est pris partout, et une heure plus tard, ayant fait passer sur les fascines de bambous, qui servent de pont, les deux dernières camionnettes de la Légion, nous sommes

obligés de passer nous-mêmes sur la rive droite. Je franchis la Nam Neua dans l'eau, après avoir mené une légère contre-attaque pour récupérer mon meilleur tireur au fusil-mitrailleur, le Sergent Spétic, qui est resté isolé derrière une termitière au milieu d'un champ plat comme la table. Les Légionnaires nous ont vus et nous protègent par un tir de mortier. Dans la dernière pirogue, j'expédie l'adjudant Pretceille, blessé d'un éclat : il atteindra Muong Khoua. Je rejoins le Commandant de la Légion. Aidé de deux Sous-officiers, il sert personnellement le dernier mortier pour être certain que les obus ne seront pas gaspillés : de toute façon vers dix-huit heures il n'y a plus d'obus. Les Japonais ont eu des pertes, on les aperçoit aux jumelles, creusant des trous ! Ils ne semblent pas vouloir poursuivre cette nuit ; ils allument des feux et commencent la cuisine... avec ce qu'ils ont, car nous avons tué le matin les deux derniers buffles et les avons fait «boucaner» toute la journée. Nous avons, chacun une musette de riz et environ deux kilos de viande en lamelles fumées attachées sur le sac. Rien d'autre en perspective ! Les Américains, il ne faut pas compter sur eux. Calcutta, pour sa part, a fait savoir qu'après Dien Bien Phu, la dispersion des unités et l'imprécision de leurs stationnements ne permettait plus de parachutage.

Nous décidons de nous installer pour la nuit sur la rive de la Nam Neua opposée au village, afin d'observer les Japonais et d'aider le passage du Bataillon d'arrière-garde qui ne s'est pas présenté, comme prévu, vers dix-huit heures et dont nous ne savons rien. Ce

Bataillon, pratiquement intact aurait pu, s'il avait pris dans le dos les Japonais qui étaient engagés contre nous et peu nombreux, nous assurer un solide succès ! Arriverait-il dans la nuit ? Vers dix heures du soir, en patrouille avec deux Légionnaires, je me trouve, sur la piste face à face avec deux silhouettes qui se figent sur place. Le Sergent Campos les identifie plus vite que moi et presse la détente de sa *Sten* : la mitrailleuse fait «flouk» et le coup ne part pas. D'un bond fantastique, les deux ombres disparaissent dans les arbres et se laissent rouler jusqu'au fond du ravin en jurant dans une langue qui ne peut être que japonaise ou mandchoue, car ce sont des unités mandchoues qui sont devant nous.

Ils savent donc que nous sommes restés au contact et employant toujours la même tactique, ils doivent se mettre en devoir de reconnaître nos positions et demain au jour, nous serons pratiquement encerclés. Il faut donc sortir du piège sans tarder. Nous expédions en avant, sur la piste de Muong Khoua, les élopés, malades et blessés, certains transportés sur brancards. Avec tout l'effectif restant, nous constituons une base de feu d'où l'on aperçoit très bien le village et les «Japs» qui y festoient, nous croyant loin ou endormis. Nous attendrons ainsi jusqu'à minuit que le Bataillon du 5ème Territoire tente le franchissement, car il ne peut traverser ailleurs. Et si à minuit, rien ne s'est passé, nous décrocherons après avoir offert le bal à ses messieurs.

Vers onze heures, la fusillade s'engage de l'autre côté du village, vers la route qui descend du Col. Les Japonais bondissent et disparaissent de nos lignes de mire. Nous sommes sur le point de retraverser pour les prendre à revers, quand l'engagement cesse, après seulement quelques rafales ! Minuit, aucune activité n'a repris. En fait, le Bataillon (4/4 RTT) connaissait notre mission de recueil plus ample que celui auquel nous nous étions limités, il a estimé être pris au piège, et ne devoir attendre aucun secours de personne. Les coups de feu entendus signifiaient seulement qu'il avait tenté de vérifier la position des Japonais à Houei Houn. Cette présence confirmant son isolement, le Commandant du Bataillon avait décidé de tuer ses animaux, démobiliser sur place ses

soldats autochtones, originaires du Delta tonkinois et de disperser le reste de son effectif par petites équipes, constituées autour de cadres européens, avec mission à chacune de gagner la Chine, séparément, de manière à faciliter la traversée des lignes Japonaises. Il fit ainsi un peu vite en besogne et nous ne le retrouvâmes qu'à Kunming avec la plupart de ses gens, sauf les originaires du 5ème Territoire qu'il avait également démobilisés en cours de route.

A minuit donc, nous déclenchâmes notre tir sur les «Japs» qui s'étaient regroupés autour de leurs feux. Ce fut je pense, un assez beau carnage. Nous décrochâmes aussitôt après avoir l'impression d'être suivis.

Tout le groupement prend la direction de Muong Khoua, à environ cinquante kilomètres de là. Je reçois l'ordre de m'établir avec mon commando, en poste de surveillance à l'extrémité de la piste carrossable, qui se trouve seulement à partir de Houei Houn, pour être en mesure de signaler quand les «Japs» s'engageraient sur la même direction. De toute façon, le lendemain midi, heure limite, je dois à mon tour me mettre en route vers la Nam Hou.

Nous finîmes la nuit, inquiets et gelés. Inquiets, car les «Japs» étaient passés maîtres dans l'infiltration de nuit et en conséquence nous nous attendions à tout moment à être assaillis, de préférence à l'arme blanche. D'ailleurs, juste au lever du jour, puis dans le courant de la matinée, nous avons détecté des silhouettes furtives et nous aurions certainement eu des ennuis si notre poste avait dû être tenu au-delà de midi. Gelés, nous étions alors à plus de mille mètres, dans un lit humide de cours d'eau et notre paquetage s'était bien allégé au cours des dernières aventures.



Les deux *Lightning P.38* de l'*US Air Force* ont déchargé toutes leurs munitions sur la position du Gaur K.

J'avais perdu mon radio et son équipier, le Caporal Boyer. Un ordre me les avait enlevés peu après le départ de Diên Biên Phu pour les affecter à un groupe dont l'officier se faisait fort de vivre en Territoire Méos aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Il avait besoin du poste pour renseigner sur ce qu'il verrait et éventuellement, pour demander et recevoir des parachutages... s'ils reprenaient ! Moi, je n'en avais plus l'emploi puisqu'il m'était interdit de communiquer avec les Indes. Peu de gens revinrent de ce Détachement. En fait, ils furent très vite trahis par les «fidèles» Méos. Mon radio Leghie mourut de faim et de son métier, - évadé de France par l'Espagne - fut isolé au cours d'un combat. Il réussit l'étonnant exploit de regagner la Chine, seul, ne parlant aucune des langues locales, sans se faire voir de quiconque, côtoyant à l'occasion des unités Japonaises, se nourrissant de racines et de fruits sauvages. Il parcourut ainsi mille kilomètres à pied. Quand il toucha Kunming, il était à demi-mort de fatigue et d'inanition, ainsi que de tension nerveuse. Nous l'avons enterré il y a quinze jours, mort à soixante-deux ans, vieilli avant l'âge, en grande partie des suites de cette équipée. Il avait repris son métier et après avoir été cuisinier et restaurateur vingt ans à Saïgon ; il possédait et dirigeait l'Hôtel restaurant «l'Amiral» sur la corniche de Marseille.

Nous étions donc sur la piste de Muong Khoua, à l'endroit où se termine le chemin carrossable et où les dernières camionnettes de la Légion y avaient été abandonnées ne pouvant aller plus loin. C'est alors qu'apparurent deux avions américains *Lightning P38*. Nous les vîmes avec soulagement, pensant qu'un commandement quelconque avait pu obtenir qu'un geste soit fait en notre faveur et qu'ils allaient soigner comme il convenait les Japonais en train, en ce moment précis, de franchir la rivière à Houei Houn. Mais, instruit par l'expérience, je fis cependant mettre tout le monde à l'abri des vues, dans la jungle, ne laissant sur la route que quelques chevaux que j'avais achetés à Diên Biên Phu pour porter nos équipements et que nous ne pûmes amener avec nous sous le couvert à cause du remblai trop abrupt.

Les appareils tournèrent deux à trois fois, puis ils vidèrent toutes leurs soutes, bombes, mitrailleuses, canons !

Les camionnettes furent incendiées. Tous nos chevaux gisaient le ventre béant, sur la route. Nous ne devons nous-mêmes la vie qu'à l'épaisseur de la forêt vierge.

Nous reprîmes notre chemin, après leur départ, encore un peu plus démunis, de tout ce que nous possédions quelques minutes plus tôt ! Nous atteignîmes néanmoins Muong Khoua après un épuisant parcours.

Ce poste était splendide, au confluent de deux vallées très encaissées de la Nam Hou et de la Nam Pak. Il occupe une bande de terre légèrement surélevée par rapport à une belle plage de sable qui borde les deux cours d'eau, dont l'eau à cette saison est limpide de couleur émeraude claire. Derrière le fortin militaire qui se trouve à la pointe, un très beau village laotien fait de pailotes sur pilotis, au milieu des papayers, des bananiers et de gentils petits jardins de fleurs et de légumes. Encore derrière le village, mais à quinze mètres plus haut, une plate-forme à laquelle on accède par un sentier, très visible du bord de l'eau. Et pour couronner cet ensemble, la jungle qui couvre les pentes, mais assez clairsemée de ces champs sommairement défrichés au feu que l'on appelle les «raïs».

En arrivant, après la traversée de la Nam Hou, je retrouve le Bataillon de Légion (3/5ème R.E.I). Le moral y est bon ! La rivière a permis de se laver. Le poste contenait d'abondantes réserves de «Tafia» qui est, avec de l'eau fraîche,



Les calcaires près de Muong Khoua.

une boisson excellente... mais dont il ne faut pas abuser. D'ailleurs, on n'a pas pensé à nous ; tout le «Tafia» a été bu et tout le sucre consommé ! Nous nous rabattons sur le sucre roux de fabrication artisanale locale que nous vendent des quelques habitants restés sur place. Nous nous jetons véritablement comme des fauves sur ce sucre, tous nos organismes en ont besoin !

Il y a aussi une centaine d'hommes de la Garde Indigène Laotienne : ceux de Muong Khoua et un renfort envoyé de Phong Saly, capitale de Haut-Laos à environ cent kilomètres au Nord, chef-lieu du 5ème Territoire Militaire et où se trouve actuellement le PC du Général Alessandri. Ces gens entrent sous mon commandement afin, sans doute d'en accroître la diversité. Nous passons une excellente nuit.

Mais, au fond du trou comme nous le sommes et face à des Japonais aussi habiles à se mettre en place de nuit que de jour, je suis nerveux. Aussi, dès l'aube, je fixe à tous ceux qui dépendent de moi, comme position de ralliement en cas de surprise, le petit plateau, dénudé mais dominant, qui est situé derrière le village et je contrains chacun à reconnaître le sentier qui y conduit. Après ces précautions, je vais aux ordres.

Tous les Légionnaires sont fatigués. La troupe a quarante et un ans de moyenne d'âge et les cadres, qui sont en Indochine depuis cinq à neuf ans, manquent de tonus. Je suis mal reçu. C'est tout juste si on ne m'accuse pas de perdre mon sang-froid tant on vante en ma présence le «calme des vieilles troupes», air connu ! Au dire du Chef de Bataillon (Lenoir), compte-tenu de la marche forcée exécutée depuis Houei Houn, les Japonais ne peuvent pas nous avoir suivis et avoir procédé à leurs reconnaissances et à leur mise en place avant le lendemain matin. Passé midi, ils n'attaqueront pas, car la nuit nous serait alors favorable pour rompre le combat et nous esquiver. Je n'en crois rien et exige de connaître au moins mon point de direction. Il y a quelques mots vifs. Enfin on m'éclaire.

Une partie de la Légion, doit emprunter la vallée de la Nam Hou, une autre, la plus importante, avec le commandement, la vallée de la Nam Pak

vers Boun Tai. Quant à moi, avec les quelques deux cent cinquante hommes de mon Détachement arlequin, auxquels s'ajoutent une cinquantaine de rescapés du Bataillon du 5ème TM débandé à Houei Houn, je dois suivre la piste de crête qui part derrière le village et rejoint directement Phong Saly. Le Commandant appelle mon attention sur le fait qu'une fois sorti de l'encaissement des vallées, je serai tranquille sur cette piste et que les «Japs» ne m'y suivront sans doute pas, ce qui ne sera pas le cas pour les pistes de la vallée. Par contre, sur ces dernières, le dégagement initial sera facile, tandis que moi, sur ma plate-forme et tout au long de la montée, je serai exposé au tir des versants opposés. Ce sera dur ! Merci, j'avais compris.

Je passe donc la matinée à améliorer les connaissances, à nettoyer les armes, à faire préparer ma plate-forme et à y fixer les emplacements de chacun. Enfin, j'autorise la baignade, la toilette, le lavage du linge et le bain de soleil, mais par demi-sections successives, l'autre moitié de chacune des sections à l'aiguade étant en place sur la plate-forme. Mes gens qui voient le Bataillon de Légion s'ébattre dans l'eau claire, doivent penser que je suis une brute.

Plusieurs fois dans la journée, je vais au poste discuter et chaque fois me paraît plus ancrée, la certitude qu'il ne peut rien se passer avant le lendemain. Vers quinze heures, je vais moi aussi, me laver, me raser et nager un peu jusqu'à la rive gauche de la Nam Hou par laquelle nous sommes arrivés.

Comme je sors de l'eau, vers seize heures, le bruit caractéristique d'un départ d'obus de mortier me fait prendre la course.



L'enfer se déclenche à Muong Khoua.

Je saisis au passage mes chaussures, mon short et mon inséparable carabine américaine. Le temps que j'atteigne la case dans laquelle étaient déposées mes autres affaires, l'enfer se déclenche. Je m'empare de mon sac heureusement prêt et bouclé et cours vers la plate-forme en y dirigeant tous ceux que je rencontre. En quelques minutes, sont regroupés là-haut et en position de combat, non seulement mes gens, mais aussi, je m'en rends vite compte, tous les Légionnaires. Les officiers, au courant du projet et quelques hommes qu'ils ont pu rallier, même pas trente au total, ont pris la piste de la Nam Pak. Personne n'est parti par la piste de la Nam Hou, qui est sous le tir direct des «Japs». Le gros des Légionnaires, désarmé et sans ordres, a suivi mes petites colonnes pensant qu'elles au moins, avaient l'air de savoir où il fallait aller. Le plus élevé en grade des Légionnaires était un adjudant.

Je prends conscience alors, avec un froid dans le dos, que les Japonais étaient à quelques mètres de l'eau seulement, et ne nous ont pas inquiétés pendant que nous nous baignions, parce qu'ils avaient l'ordre de n'attaquer que par surprise, tous ensemble, au signal donné par le premier coup de mortier. Mais ils étaient bien là, à nous regarder nous ébattre sous leurs moustaches. Nos peaux se sont jouées sur quelques instants.

Bien que nous soyons dominés sur trois côtés de notre position, sur un terrain plat que nous avons pu sommairement aménager, la position se révèle plus favorable que je ne l'avais cru.

Les «Japs» pour leur part, sur des pentes abruptes et gênés par la végétation, ont du mal à se servir de leurs armes. Nous pouvons ainsi, pendant plus d'une heure, leur interdire le passage de la rivière pour lequel ils sont contraints à se découvrir. Puis, ils mettent encore plus d'une heure à aborder la montée du plateau. Ce sont leurs mortiers qui nous font le plus de casse. Mais enfin le crépuscule arrive. C'est ce que j'attends pour ordonner le décrochage et pour entraîner l'escalade, ce qui eut été suicidaire en pleine lumière : nous avons encore à peu près une heure de clarté.

Nous subissons encore quelques pertes.

Deux incidents ont marqué pour moi cette sortie. Avant de franchir un passage à découvert où l'on percevait des balles «Japs» rasant l'herbe à quelques quatre-vingts centimètres au-dessus du sentier, je m'étais arrêté pour respirer et étudier le rythme de leurs rafales, comme on enseignait dans toutes les écoles à le faire, en vue de passer entre deux d'entre elles. Un légionnaire, épuisé et traînant son fusil, me dépasse et va pour s'engager. Je l'arrête, lui explique pourquoi et au moment que je crois favorable, je lui hurle « allez, maintenant, vite ! » Il bondit et une rafale qui n'avait pas respecté le rythme, l'abat à moins de quatre mètres. Il aurait peut être dû faire un bond plus court, puis un autre. Je ne sais plus je n'ai pas le temps de «psychologuer» sur ma responsabilité.

A mon tour maintenant ! Je bondis, je me couche, je bondis, je me couche, le tir reprend. La pente abrupte fait que je me retrouve sur le dos. Les herbes sont hachées de plus en plus bas par le tir qui progressivement s'ajuste. Quand ça hache tout près, au-dessus de mes yeux, je roule vivement dans la pente et c'est à trois mètres plus bas que je reprends ma progression. Puis je rentre en forêt. Nous laissons certainement cinq ou six hommes dans la clairière.

Un peu plus loin, c'est un garçon de mon commando. Il est pharmacien dans le civil (Coulonnier) et aujourd'hui installé à Saint-Maur. Il a jeté à terre le fusil-mitrailleur dont il est chargé.

Il est à bout de souffle. Il refuse de faire un pas de plus. Il préfère crever ! J'abandonne mon sac – tant pis pour le confort ultérieur et je prends son FM. Puis je le fais marcher devant moi, avec un grand coup de pied aux fesses, chaque fois qu'il ralentit trop. Le spectacle est tonifiant pour tous les «fatigués» que nous dépassons. Après notre passage, ils se lèvent et suivent. Non qu'ils craignent des coups-de-pied, mais ils doivent avoir un peu honte et rassemblent leurs dernières énergies. Vers vingt-quatre heures, ayant regroupé la colonne, qui dépasse maintenant quatre cents hommes et placé des sécurités, j'arrête. Mille deux cents mètres d'altitude au moins. Nous n'avons plus rien que nos chaussures, nos shorts et nos chemisettes. Armes et munitions bien sûr ! Il gèle. Nous n'avons rien à manger le soir. Le matin, nous sommes tout raides et longs à nous réchauffer. Des Légionnaires ont aperçu un village à proximité et ont pu s'y abriter un peu. Prêt à faire «Cameron» qu'ils préfèrent peut être à la perspective des réjouissances qui les attendent, ou bien maintenant qu'aucun officier de Légion n'est présent pour s'y opposer, désertent en masse. La frontière de Chine n'est pas loin. Une fois passée, on peut disparaître individuellement ou en petit groupes. En tout état de cause, ils m'envoient une délégation pour me faire savoir que la Légion n'obéit qu'à ses propres officiers, que je n'ai plus d'ordres à leur donner et que, pour le moment, ils refusent de partir avec moi et restent dans le village.

Je m'y rends, avec leur adjudant qui est resté loyal et le Gaur K au complet, armes prêtes. A la question «*Qui commande ici ? Qui a décidé ?*» Aucune réponse. L'adjudant commande de rejoindre le Détachement, mais personne n'obtempère. Les autres gradés que je désigne un à un refusent de transmettre mes instructions. Je commence alors à faire saisir par les Gaur, les légionnaires un à un et a me les faire présenter individuellement : «*Qu'avez-vous personnellement décidé : obéir ou rester ?*» Ils savent de quoi se paye habituellement à la Légion une réponse maladroite dans de telles circonstances et que la sanction ne tarde pas : «*Pon ! J'obéis*». Je saisis un sergent après avoir passé au confessionnal une vingtaine d'hommes. «*Êtes vous décidé à vous servir de vos galons ?*» - *Oui mon Capitaine*» - «*Alors, ramenez vos hommes au Détachement*». Il commande et tous reprennent la route.

Pour récupérer, nous faisons trois petites étapes dans une splendide savane d'herbes à éléphants... petites journées d'une bonne vingtaine de kilomètres chacune cependant. Dès le premier jour, j'ai envoyé un cavalier de la Garde Laotienne à Phong Saly, avec un message au Général Alessandri, l'informant de ce qu'il s'est passé à Muong Khoua et attirant son attention sur le fait que le sentier secondaire que j'occupe est solidement tenu, mais en pure perte puisque les «Japs» ne suivent pas, tandis que la grande piste administrative de la Nam Pak qui est la voie normale pour atteindre Phong Saly, est totalement dégarnie. Il risque donc d'être surpris dans son PC par les «Japs» plus tôt qu'il ne le pense.

Peu avant le gros village de Pan Nia Soun Fou (sur la carte n°5 Luang Prabang de l'institut géographique national 1/400 000 c'est probablement Pan Ha Sum Pu) nous rencontrons deux cavaliers chinois. Ils sont descendus tout droit d'une estampe sur rouleau de soie. De très belles montures, bien soignées et le poil luisant, des harnachements de qualité. Les deux hommes sont minces, jeunes et très beaux. Ils portent une longue robe serrée à la ceinture avec un col Mao – comme on ne dit pas encore – l'un bleu-clair unie, l'autre vert bouteille, des sandales chinoises, un chapeau chinois en papier huilé avec ju-



Vue aérienne de Phong Saly au Nord du Laos près de la frontière de Chine.

gulaire et chacun une grande ombrelle, avec laquelle ils se protègent du soleil. L'un est l'interprète officiel du 5ème Territoire, sa présence est louche. Il devrait exercer ses fonctions à Phong Saly auprès du Général Alessandri. L'autre est le fils du Préfet de Mong Lie qui est la première ville chinoise que nous devons normalement rencontrer après le passage de la frontière. Ceci m'a bien l'air d'une ambassade auprès des forces japonaises dont la présence dans cette haute région inquiète les autorités locales qui sont toutes prêtes à composer.

Je les interroge. Ils voyagent simplement pour leurs affaires. Non, ils n'ont pas l'intention de prendre contact avec les Japonais. Je leur explique qu'ils trouveront forcément les «Japs» à Muong Khoua ou avant et que, maintenant qu'ils ont pu dénombrier nos éléments, il n'est pas possible de les laisser continuer. Ils rebroussement donc chemin vers Phong Saly en notre compagnie.

Le village de Pan Nia Soun Fou est vide d'habitant (ou Pan Ha Sum Pu?) ; il me paraît favorable à une résistance au cas où les «Japs» nous auraient suivis. Nous sommes maintenant assez rétablis pour soutenir un combat. Seule la nourriture est maigre : riz et viande boucanée. J'arrête le Détachement et donne des ordres pour la mise en place d'une embuscade.

J'attribue à mes deux Chinois une grande paillote près d'une section venue du poste d'Ou Neua et commandée par un Lieutenant (Legout).

Je prie les Chinois de rester tranquilles avec nous et les assure qu'il ne leur sera fait aucun mal. Ils ne sont pas attachés. J'ordonne au Lieutenant d'avoir l'œil sur eux.

Il n'y a pas dix minutes que j'ai donné cet ordre qu'une rafale de mitraille me fait sursauter : une intuition foudroyante me fait comprendre ce qui vient de se passer. Je me précipite, mes deux Chinois sont bien étendus à terre comme je m'y attendais. Morts. Le Lieutenant tient encore sa mitraille. Avant que je l'interroge, il se défend : «Ils ont tenté de s'échapper. Je les ai abattus au moment où ils franchissaient la fenêtre» – «Vous mentez. Vous êtes connu dans la région. Je n'aurais pas dû vous faire confiance. En attendant que le Général décide si vous passerez

au Tribunal Militaire, je vous mets aux arrêts de rigueur... ce qui ne vous empêchera pas d'exécuter votre service. Étant donné la qualité d'au moins une des victimes, vous porterez la responsabilité de la manière dont nous serons reçus à la frontière de Chine».

Je confisque au bénéfice du Détachement et place sous ma surveillance personnelle les deux chevaux des Chinois, car je pense que l'envie de faire main-basse sur eux n'est peut être pas étrangère à ce qui vient de se passer.

Je suis très remué. C'est la première fois que je suis témoin du besoin de violence et même de meurtre qui anime de nombreux militaires, même des cadres, même des officiers. Celui-ci sort de Saint-Cyr ! Le mal est grave. Entre, dans ses motivations, une méfiance généralisée envers tout ce qui s'oppose à l'Armée et au mythe que certains entretiennent autour d'elle. Une sorte de besoin de se prouver à soi-même qu'on est un «dur», une affirmation de puissance destinée à faire naître la crainte et donc la soumission chez les victimes potentielles. Quand je dis son fait au Lieutenant coupable, j'ai la sensation que la majorité me désapprouve : que d'histoires pour deux Chinois !

Le Lieutenant est devenu Colonel et fut dissimulé aux autorités chinoises qui connaissaient son nom et le recherchèrent. Après le passage de la frontière, l'Etat-Major lui fit de faux papiers et à la première occasion il fut mis dans un avion pour les Indes. Le prétexte invoqué, à juste titre, pour le soustraire à la vengeance des Chinois fut qu'il s'agissait d'une affaire concernant l'Armée Française, en territoire français et donc exclusivement justiciable des Tribunaux Militaires Français. Mais une fois le péril éloigné l'officier ne fut plus inquiété.

A peine cet incident apaisé, la rumeur m'annonce le retour de mon cavalier dépêché à Phong Saly depuis la sortie de Muong Khoua. Il m'apporte un message du Général Alessandri : «Phong Saly, totalement découvert sur les axes favorables à la progression des Japonais. Pas de chance pour que vous soyez suivi sur votre itinéraire. Portez vous vitesse maximum par la vallée de la Nam Senn (Nam Leng) vers Boun Tai que vous défendrez aussi longtemps que possible si vous y arrivez avant l'ennemi».

La mise en route est immédiate. Les bagages ne sont pas longs à faire. Le chemin est très dur, par un col assez élevé à franchir, par des sentiers à peine tracés, sans guide et sur la plus longue partie du parcours, à même le lit de la rivière que nous franchissons, à des profondeurs diverses, pas loin de cent fois. Parfois, nous devons quitter le lit pour contourner à mi-pente, des éperons rocheux. Plus de piste ni de sentier, que le torrent, mais le moral est solide. Seuls les légionnaires nous causent des soucis. Nous n'avons pas de coolies-porteurs de profession. Tout le monde est militaire, aussi ai-je décidé que le transport des blessés ou malades sur brancards se ferait au sein de chaque section et non en faisant tout porter aux sections indigènes, comme l'aurait désiré la majorité des blancs. Mal acceptée car elle rompt avec toutes les traditions, cette décision est cependant exécutée. Mais, avec la Légion, j'en suis rapidement à deux ou trois accidents de transport qui ont pour effet de débarrasser les porteurs de leur colis encombrant en profitant d'un abrupt ou d'une falaise. Après avoir fait récupérer les soi-disant accidentés, sauf un qui est tué dans sa chute, je suis contraint de placer un Sous-officier de la «Coloniale» pistolet au poing, derrière chaque équipe de brancardiers.

Au deuxième soir, nous atteignons un village dont tous les habitants n'ont pas fui. Ils ne savent même pas qu'on se bat quelque part ! Je fais acheter quelques cochons et du riz gluant, variété qui ne fait pas pâte et se conserve cuit plusieurs jours. Je fais des recommandations draconiennes pour que ce que nous prenons soit payé et pour qu'on fasse attention au feu. Peine perdue ! Les légionnaires estiment que leur commodité ne peut être mise en balance avec la nécessité de réserver un traitement humain à ceux qui nous ont humainement accueillis.



Vue du village de Boun Tai où un fort français contrôlait une piste difficile .

Ils organisent un grand feu pour se réchauffer et au moment où je m'en aperçois et ordonne de l'éteindre immédiatement, les flammèches ont déjà atteint les paillotes... et tout le village brûle. En outre, comme nous ne sommes pas loin de la Chine, trois légionnaires disparaissent : déserteurs !

C'est avec soulagement que je retrouve leur Commandant à Boun Taï, mais il est physiquement hors d'état de commander. A sa demande, je prendrai donc à mon compte l'ensemble de la résistance de Boun Taï, mais je remets les légionnaires à leurs Capitaines respectifs qui sont assez marris de ce qui vient de leur arriver.

Avec la garnison de Boun Taï, je dispose d'environ sept cents hommes. J'en envoie une partie au Sud où ils accrochèrent les Japonais au dernier croisement de la piste et de la rivière, à environ quinze kilomètres du poste. Les «Japs» qui franchiront l'eau dans le style, en ligne, Capitaine et drapeau en tête en hurlant «Banzaï», paieront cette méthode de dix à quinze tués.

Ils n'en abordent pas moins la cuvette de Boun Taï vers quatorze heures au moment où je viens de faire sauter le poste et particulièrement les munitions de mortiers, car nous n'avons plus de mortier. Je fais aussi amener les couleurs. L'engagement est dur. Monté sur une sorte de mirador qui me permet de voir, mais aussi d'entendre siffler les balles, car je constitue une excellente cible, je dégarnis mon centre et pousse mes gens le plus loin possible aux ailes pour s'opposer aux «Japs» qui, selon leur tactique habituelle, débordent sans arrêt. Mais à ce jeu-là, ce sont les plus gros effectifs qui gagnent.

Peu avant la tombée de la nuit, les gens de mon commando viennent me prévenir que l'ennemi a néanmoins réussi à contourner la position en passant très loin d'un côté et en empruntant le lit de la rivière de l'autre. Il n'est pas loin de refermer la nasse, ses éléments de droite et de gauche étant près de se rejoindre sur la seule piste, celle de Phong Saly, qui nous permette de nous replier. C'est le Gaur K qui tient encore le passage ouvert, mais il est pressé sur ses flancs.

Pour nous en sortir, il y a environ un kilomètre à franchir. J'ordonne le repli par un immense fanion rouge agité au bout d'un bambou de quatre mètres de haut, comme je l'avais vu faire aux armées chinoises, tout aussi dépourvues que moi de moyen radio. En route, je rencontre des groupes qui ne sont pas au courant de la situation et qui s'affairent autour de marmites de riz. Je sais qu'ils ont fait cuire tout ce qui leur restait et qu'après, il n'y aura plus rien. Je sais, que beaucoup sont résignés à la mort ou à la captivité – ce qui n'est pas très différent dans les circonstances actuelles – plutôt qu'à l'abandon de cette dernière gamelle. De la même manière – et je l'ai constaté plusieurs fois – l'homme épuisé et qui n'est plus soutenu par un espoir de secours rapide préfère affronter un passage battu par le feu, mais facile, plutôt que faire un détour abrité mais plus fatigant. En courant, je joue au foot avec les gamelles de riz et les fesses des hésitants, je comprends que le traitement qu'on me faisait subir jeune troupier, dans la colonne légère des manœuvres de l'Oronte, dix ans plus tôt n'était pas dénué de justifications !

Quand nous passons à hauteur du Gaur K, c'est au milieu d'une pluie de balles, d'éclatement des petits mortiers japonais et nous laissons plusieurs hommes sur le terrain. Heureusement, le pas franchi, les «Japs» ne suivent pas !

Quelques kilomètres plus loin (environ dix kilomètres) vers le Nord, la piste traverse la rivière sur un pont de câbles légers. En y arrivant, j'aperçois cette passerelle couverte d'hommes ? C'est un autre détachement d'aviateurs à pied, une centaine apparemment, commandés par un Chef de Bataillon de la Légion.



Au combat de Boun Taï, nous laissons plusieurs hommes sur le terrain.

Il me dit que, s'il comprend bien, il arrive comme les carabiniers. Je le lui confirme. Il est parti de Phong Saly en même temps que nous de Pan Nia Soun Fou où le commandement, espérant qu'il parviendrait à Boun Taï avant nous, où en haut lieu, on doutait même que nous puissions y arriver comme nous l'avons fait, sans piste ni guide : c'est un exploit. Nous sommes même allés très vite ou alors ce sont les aviateurs qui n'ont pas «forcé» car, c'était pour eux plus court et sur une piste très bien aménagée... même avec des passerelles suspendues !

Le Général Alessandri a écrit : « *la défense de Boun Taï est opérée dans les conditions les plus pénibles avec un véritable héroïsme. Luttant pied à pied dans la pluie, sans ravitaillement, les éléments parachutés en liaison avec ce qui reste du 3/5ème R.E.I contiennent les Japonais et leur infligent de lourdes pertes. Seule l'absence de ravitaillement en munitions les contraint à se replier sur Boun Neua* ».

Le Chef de Bataillon me délivre un ordre émanant de Phong Saly et organisant la couverture de ce chef-lieu, après le repli escompté de Boun Taï.

Les aviateurs assureront le ralentissement de l'adversaire sur l'itinéraire par lequel ils sont venus. Le commandant du 3/5ème R.E.I, car on le croit en mesure de commander, et on ignore où je suis, fera le même travail avec tous les éléments sortis de Muong Khoua, le long d'une petite piste, difficile, plus longue, côtoyant de très près à l'Ouest de la frontière de Chine dans sa partie Nord-Sud. Je prends encore cette mission à mon compte, le Commandant en question ne pouvant même plus se traîner seul.

Après ce moment-là, il n'y a plus de combats. Nous fûmes cependant au «contact» des Japonais, tout au long de cette piste. Ensuite, à partir de Ou Taï, sur la grande piste que nous avions rejointe, et sur laquelle nous précédaient le Commandement d'Etat-Major, le Bataillon de Légion qui nous avait accompagnés jusque-là et un autre Bataillon provenant d'un autre axe, jusqu'au passage en Chine, nous fûmes maintenant en arrière-garde. Mais nulle part, pendant ces quelques derniers jours, ne

s'offrirent des espaces assez vastes et découverts, pour permettre un engagement sérieux. Les «Japs» ne pouvaient progresser ailleurs que sur l'étroit sentier de jungle. Dès que quelque chose les y menaçait ou les y arrêtait, ils devaient, pour déborder, avancer sous bois au coupe-coupe. Ils étaient alors très bruyants. Aussi, les éléments successifs, très légers, que je plaçais en bouchons échelonnés le long du sentier, estimaient-ils facilement à l'oreille, le moment où ils allaient être dépassés à droite ou à gauche, et se repliaient-ils pour laisser le champ libre au bouchon suivant. Dès que les «Japs» se découvraient en vue d'avancer sur un élément rectiligne, ils essayaient notre feu et des pertes légères chaque fois, mais lourdes à la longue, car ils ne se résignaient à perdre du temps en avançant au sabre d'abattis, qu'après plusieurs tentatives à utiliser le chemin.

A un seul moment, nous nous sentîmes vraiment en péril : nous butâmes sur un torrent très violent, au-dessus duquel ne subsistait, d'une ancienne passerelle, qu'un câble d'acier, élimé et très rouillé, mais solide.

Deux hommes qui tentèrent de passer furent emportés.

L'un d'eux, fut récupéré mais l'autre disparut. Quelques autres tentatives furent faites en tenant les gens par des cordes ; ainsi pouvions-nous nous assurer de leur sécurité et les ramener. Mais aucun ne parvint sur l'autre rive. Mes invitations à se servir du câble n'ayant soulevé que des sourires narquois, je m'attachais moi-même une corde mince autour des reins et me lançais, dans le plus pur style Poona. Ce fut atroce : environ trente mètres à me hisser pratiquement nu sur les bardes d'acier rouillées. Je m'arrachais la peau profondément au sternum, au pubis et à l'intérieur des jambes. Mais j'y parvins et les derniers passèrent à l'aide de cordes solidement amarrées des deux côtés, au moment où nous ne pouvions plus contenir les «Japs» dont le tir allait dans quelques minutes prendre la rivière en enfilade.

La veille du passage de la frontière de Chine, mes «politiques» demandèrent à me parler. Habituellement, ils pouvaient s'adresser à moi, quand ils le voulaient, et ne s'en privaient pas. Il s'agissait donc de quelque chose d'important.

«Mon Capitaine, dit le Lieutenant, de l'air solennel des asiatiques dans les circonstances difficiles, vous êtes un vrai Français, démocrate et républicain. Vous n'avez rien à voir avec les colonialistes que nous connaissons. Vous nous avez traités comme des hommes et comme des égaux. C'est la première fois que cela nous arrive de la part d'un blanc. Aussi, nous vous faisons une proposition. Nous ne devons ni ne pouvons vous suivre en Chine. Notre place est de continuer à combattre les Japonais dans le Delta. Venez avec nous, nous assurerons votre protection. Quand les «Japs» auront été éliminés, nous nous occuperons du colonialisme. Peut-être qu'avec des gens comme vous en guise d'intermédiaires, pourrions-nous régler le problème à l'amiable, ce que nous souhaitons ardemment. Vous pourriez avoir un grand rôle à jouer. Nous vous présenterions aux membres du Gouvernement Clandestin. Si à un moment quelconque, vous changez d'avis, il ne vous arrivera rien de mal, et nous vous renverrons auprès des autorités françaises. Nous ferons de même, si nous décidons de nous séparer de vous. Nous agissons toujours loyalement comme vous-même l'avez fait».

Je suis terriblement tenté, car dès ce moment-là, je sais l'Indépendance de l'Indochine inéluctable, pourquoi ne pas essayer de la réaliser par la négociation? Le Général Alessandri n'est pas loin. Je demande un délai de réponse aux Annamites et le consulte. Il est dépassé par le problème. Alors que je l'ai toujours vu calme et d'ailleurs d'une sobriété et d'une endurance extraordinaire pour son âge, donnant toujours l'exemple de l'effort, de la simplicité et de la bonne humeur, cette fois-ci, il réagit mal. Rien ne l'a préparé à cela. Il s'insurge, me dit des choses désagréables.

C'est juste s'il ne m'accuse pas de communisme! Je lui explique que je n'ai pas d'ambitions personnelles, que je ne mènerai, si je pars, que la politique définie par le gouvernement (si tant est qu'il en ait une), que mon seul but est de constituer, le cas échéant, un relais dans lequel les deux parties aient confiance et de permettre ainsi d'engager ou de poursuivre un dialogue. Rien n'y fait. Il m'interdit de quitter le Détachement et parle même de Tribunal Militaire si...



Le « Pénitencier » de Son La avait été construit par l'Administration Coloniale en 1908. Un millier de prisonniers «politiques» y seront internés entre 1930 et 1945.

Je reviens à mon bivouac, et annonce la nouvelle. Le délégué vietnamien me demande alors, la faveur de conserver les armes de sa section. Cela va de soi ! A la tombée de la nuit, il vient me chercher, me prie de me faire accompagner par une «délégation». Nous y allons avec quelques officiers et membres du Gaur K. Sa section est rassemblée. Il fait présenter les armes et met au repos. Il y va ensuite de son discours de remerciements pour notre attitude d'amitié, de regrets que nous n'ayons pu accepter son offre. Il fait à nouveau présenter les armes et ils se mettent en route vers la forêt. Quelle occasion perdue ou quel danger évité ? Qui le saura jamais ?

EN CHINE

A partir de la frontière de la Chine et mis à part le Détachement de Lai Chau qui ne nous rejoindra qu'à mi-chemin de Kunming, tout le groupement Ouest du Fleuve Rouge empruntera la même piste, qui doit le conduire à Sse Mao où stationnèrent jadis Doudart de Lagrée et Francis Garnier dans leur reconnaissance du Mékong et où les Américains sont en train d'établir un nouvel aéroport où déjà se posent les Dakotas.

Pour faciliter l'approvisionnement et le cantonnement dans les villages chinois, qu'il ne faut pas submerger, ni réduire à la famine, la colonne est formée en plusieurs éléments successifs d'environ trois cents hommes chacun, et se suivent à deux jours de marche.

Nous portons la lanterne rouge. Pour mon désagrément, se joint à moi une équipe dite «Réserve de Commandement» et qui comprend une quinzaine de colonels, lieutenants-colonels, com-



La colonne est formée en plusieurs éléments successifs d'environ trois cents hommes chacun, et se suivent à deux jours de marche.

mandants, capitaines ayant fait partie des États-Majors et services d'Hanoï ou ayant perdu leurs troupes, mais ayant réussi à conserver un ou plusieurs chevaux personnels. Jusqu'alors, ils étaient avec le Général Alessandri. Le plus élevé en grade – noblesse oblige – devient Chef de détachement, mais je reste Chef de la troupe : subtilité qui ne change rien au fait que je continue à commander, ce que mon nouveau supérieur n'a apparemment aucune intention de faire; mais il aura le droit de me mettre des bâtons dans les roues. D'une part, les exigences de discipline et surtout d'austérité, que j'aurai à leur égard, d'autre part, leur frustration d'autorité, créeront entre nous des relations exécrables.

Pour mon bonheur et sans doute en guise de compensation, j'ai récupéré, je ne me rappelle plus où, ni comment, une partie de la caravane de la Régie de l'Opium, qui avait rejoint Diên Biên Phu au moment du passage du groupement. Il s'agit d'environ quarante mulets chargés à environ quatre-vingts kilos chacun de barres d'argent fin, et d'autres de capsules d'opium. Plusieurs de ces caravanes, dirigées par les «acheteurs» de la Régie quittent Hanoï chaque année au



L'Opium est transporté vers la Chine par les petits chevaux des Méos adaptés aux pistes de montagne.

moment de la récolte. Elles changent en cours de route de l'opium contre les lingots ou Thalers en argent fin de la Régie, coulé spécialement pour les Méos, qui ne connaissent pas la monnaie papier, et ne lui font pas confiance. L'opium est placé dans des boîtes en laiton qui ressemblent à des boîtes de «cachous». J'ai récupéré également des éléments du 5ème Territoire disposant de près de cent chevaux.

Notre entrée en Chine s'annonce mal. Je ne sais comment ont été traités les convois précédents, mais à peine avons-nous franchi la ligne que nous nous trouvons sur un vaste plateau de hautes herbes, entièrement encerclé par des troupes chinoises, qui nous tiennent en joue. Ce sont nos alliés !

Un groupe de trois officiers s'approche, pistolet en main. Ils m'enjoignent de descendre de cheval. Nous nous mettons en route à pied, sans échanger un mot jusqu'à Mong Lie, toujours sous la menace des armes, comme si nous constituions un danger sérieux.

A Mong Lie, le Préfet, devant lequel je suis conduit, me demande de lui livrer le Lieutenant qui a tué son fils à Pan Nia Soun Fou. Il n'est pas dans mon Détachement. Comme il le connaît, puisque ce Lieutenant a commandé pendant trois ans le poste voisin, je lui propose de venir reconnaître le Détachement. Le Lieutenant a rejoint, après son exploit, et sur ordre du Général, un autre convoi. Le Préfet est donc bredouille et furieux. Il demande de livrer nos armes – ce qu'il aurait fait de toute façon en bon Chinois – mais il n'est sûr, ni de lui-même, ni de ses troupes, et à mon avis, il joue. J'apprendrai par la suite, que parmi les Détachements qui nous ont précédés, certains ont rendu leurs armes sans discuter. Certains autres, ont menacé de combattre, si on essayait de les dépouiller, et ont eu gain de cause. Alors, pourquoi ne pas tenter sa chance, les armes étant le bien le plus précieux dans le Sud du Yunnan, en ce printemps 1945.

Par ailleurs, le Gouvernement Central, auprès duquel nous avons une ambassade et même le Gouvernement du Yunnan, auprès duquel nous avons un Consul et une Mission Militaire aujourd'hui très étoffée, ne paraissent pas avoir donné d'ordre de se saisir de nos moyens de combat.

Ce Préfet doit agir pour son propre compte, espérant que, s'il gagne, ses chefs le couvriront. Il faut donc le faire perdre et, si possible, le compromettre. Je lui dis qu'étant nos alliés, je ne comprends pas son attitude, qu'un soldat ne peut se laisser désarmer sans combattre, ce que nous sommes décidés à faire s'il insiste, à moins qu'il me montre des instructions de Tchong King avalisées par notre ambassade. Devant ce beau discours devant témoins, je demande à m'entretenir avec lui en particulier ; il connaît suffisamment de français et d'anglais. Je lui offre un mulet d'opium et un mulet de thalers d'argent fin : marché conclu !

Moyennant encore de l'opium et de l'argent, nous pouvons nous ravitailler: toute la ville se transforme en restaurant. La soupe chinoise fonctionne devant toutes les portes. Nous n'aurons plus, de ce côté-là de difficultés par la suite. D'ailleurs, c'est un exceptionnel voyage touristique que nous allons entreprendre. Il nous suffira de veiller à ce que personne ne s'isole ou traîne en queue de colonne, car les pirates nous harcèlent, pas assez nombreux, ni assez forts cependant pour nous affronter. Nous perdons ainsi quelques hommes. Quelques autres du typhus, qui apparaît dans nos colonnes, qu'il nous faut encore brancarder et enterrer de temps en temps. Mais dans l'ensemble, la situation s'améliore.

Notre parcours se déroule à une altitude moyenne de mille cinq cents mètres. Il fait frais, sous un soleil jamais obscurci. Le pays est constitué d'immenses chaînons de collines ou de montagnes couvertes de végétation et surtout, d'interminables forêts de pins. Entre ces chaînons, des vallées où coulent des rivières fraîches et claires et dans les évasements de ces vallées, de petites plaines agricoles avec chacune, son village ou sa petite ville.

Ces localités, sont comme on s'est toujours imaginé la Chine : toits aux angles relevés, tuiles vernissées, tours à étages festonnés, en bois ou en marbre et précédant le village, dans toutes les directions, des portes monumentales, qui ne font qu'enjambrer les pistes sans ouvrir ni fermer sur rien. Et entourant ces paradis, des rizières à perte de vue.

Peu ou pas de fortifications mais, dans les jardins, des « Lettrés » qui déclament de la poésie ou des vieillards qui parlent avec leur oiseau apprivoisé !

Nous croisons sur ces pistes, une vie chinoise étonnante et inoubliable. Les itinéraires eux-mêmes ont leurs caractères. Sur de très grandes portions, ce sont d'anciennes pistes impériales, genre voies romaines de grosses pierres de taille, mais plus étroites, car elles n'étaient prévues que pour les piétons ou des palanquins, et non pour des attelages. Sur de nombreuses crêtes, subsistent encore de ces portes de marbre pour rien, toutes plus belles les unes que les autres. Sur les parties encore dallées, les dalles, toutes les dalles, même quand elles ont quarante centimètres d'épaisseur, sont entièrement perforées, l'eau aidant, par les pieds des animaux de bât, toujours posés au même endroit, pendant des siècles.

On passe là depuis une éternité, mais avec ces trous ce n'est plus possible.

Les courriers officiels les parcourent encore : chapeau chinois en paille, conique, en papier huilé, uniformes verts portant encore la plaque de poitrine en cuivre, rédigé en français «Postes chinoises» rappelant le temps où les PTT de l'Empire du Milieu, comme les Douanes, comme beaucoup de réseaux de Chemin de Fer étaient des compagnies concessionnaires de chez nous.



centaine de bêtes. Le chef ouvre généralement la marche sur un beau cheval, tel un Chinois de légende. Les bêtes suivent, réparties par escouades de dix à douze, chacune se distinguant des autres par la couleur d'un petit fanion triangulaire que tous les animaux portent au frontal, l'animal de tête de chaque escouade ayant un fanion de même couleur, mais quatre fois plus grand que les autres et une sonnaille

Tous les mouvements s'exécutent selon la signification des cris particuliers des palefreniers. Dans la journée, les haltes repos ont lieu debout, en colonne normale le long de la piste. Le soir, au signal et dans un endroit plat et dégagé, la colonne se met en cercle. Puis, à un signal, chaque Chef d'escouade, place sa troupe sur un petit cercle tangent intérieurement au grand cercle et s'arrête. Très rapidement, les palefreniers débâtent. Chaque chargement restant déposé auprès de son porteur. Puis les hommes se rassemblent autour du Chef, au centre du dispositif et y allument leurs feux pour la nuit.

Nous croisons un autre convoi. Toujours le beau cavalier et derrière lui, surveillé par quelques hommes, une cinquantaine d'enfants d'environ douze ans. Ils sont légèrement attachés ensemble par une ficelle, qui n'est certainement pas assez solide pour les empêcher de fuir. Mais ils ne peuvent pas fuir! La ficelle sert simplement à les guider sur le sentier. Ils sont aveugles et à moitié nus. Achetés à des parents pauvres ou tout bonnement volés, ils sont sciemment aveuglés au fer rouge.

Leur propriétaire va les vendre aux mines de zinc voisines, dont ils constituent la main d'œuvre idéale : peu de nourriture, beaucoup de travail, pas de soucis de discipline. Les galeries sont creusées à leur taille, ce qui réduit les frais généraux. On les y introduit le matin avec un outil et un peu de riz, une corde à la patte. Ils creusent comme des taupes jusqu'à épuisement. On tire sur la ficelle pour leur signifier que le mo-

ment du repos est arrivé, jusqu'au jour où, on ne tire qu'un cadavre. Alors on le jette! Aveugles, pas de révoltes, pas d'évasion, pas de discussions sur le travail, puisqu'ils ne distinguent pas le jour de la nuit, ni sur la nourriture, puisqu'ils ne voient pas ce qu'ils mangent. En outre, ils servent de femmes aux adultes.

Puis ce sont des équipes de pêcheurs de loutres ou d'anguilles, avec leurs baquets de bois, leurs filets, jambes nues, vêtus d'une sorte de couverture, triculents, bruyants, sortis tout droit du Moyen Âge.

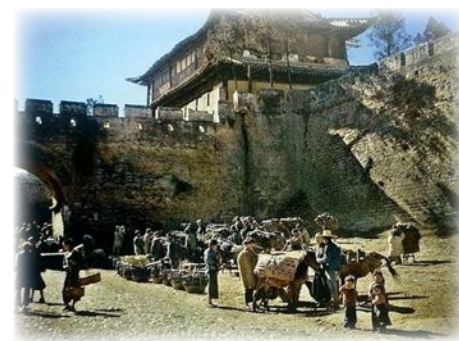
Un seul incident jusqu'à Sse Mao, il est drôle. Peu après un gros village, nous devons traverser le cours supérieur de la Rivière Noire. Mes relations avec la «Réserve de commandement» dont j'ai déjà parlé, sont des plus sombres. Dans les quelques jours qui ont précédé, je les ai priés de procéder eux-mêmes chaque soir à leur propre installation et de ne demander des corvées à mes hommes, que lorsque ces hommes auront eux-mêmes pris leurs dispositions pour le repas et la nuit. J'ai été traité de suppôt de Moscou. La veille, malgré le refus que m'a opposé le colonel, j'ai fait décharger un des chevaux portant depuis Hanoi ses cantines, pour faire monter dessus un sous-lieutenant atteint du typhus, et que d'ailleurs nous perdrons.

Au dernier village, c'était sinistre. Paresseux, ils n'ont rien trouvé de mieux que de coucher dans les cercueils de la fabrique locale !

Les villageois sont sans doute excédés de ce défilé de troupes et, espérant nous faire partir plus vite, les édiles locaux informent le colonel que les pirates se rassemblent en grand nombre et que, si nous ne passons pas rapidement la Rivière Noire, nous courrons un grave danger.



La France Coloniale a construit au Yunnan une voie ferrée entre Muong Tseu et Chi Ping.



Une porte ancienne de Kunming.

La «Réserve de commandement» tient un conseil de guerre auquel je suis convié. Le cas paraît insoluble ! Sur l'axe de la piste, la rivière présente un bief calme mais profond, d'environ cent mètres de large. Il y avait une espèce de bac fait de plate-forme en bois posée sur deux pirogues. Mais, il a été cassé par des Détachements précédents et, il y a quarante-huit heures, les légionnaires ont fait du feu avec ce qui en restait. Il n'y a plus qu'une pirogue en état de servir. En aval et à trois cents mètres de notre place, le bief se déverse par un rapide sur fond de galets, large de vingt mètres, mais avec deux mètres de fond dans l'axe du courant, et ce courant lui-même, vraiment de nature à emporter qui s'y risquerait. Je suis allé faire ma reconnaissance et suis donc le seul à savoir de quoi je parle.

La délibération a commencé vers midi. A quinze heures, il n'en est rien sorti, sinon, un calcul savant du nombre de voyages de pirogue, multiplié par le temps de traversée aller et retour, à la perche, pour conclure que cela rend le franchissement très long et très dangereux, les pirates risquant de cueillir nos gens en détail lorsqu'ils seront par moitié sur chaque rive. Je n'ai rien dit, je me suis contenté pendant trois heures de sourire. Alors le colonel éclate : - *«Vous commencez à me faire C... avec vos airs goguenards. Sans doute feriez-vous mieux que les autres. Si vous avez une idée, sortez-là au lieu de ricaner. Mais ça m'étonnerait!»*

Je lui réponds qu'on arrivera à rien sans prendre des risques, qu'il n'y a pas de temps à perdre à exposer mes idées, que tout est dans l'exécution, que s'il me donne la mission de faire passer le Détachement de l'autre côté, je m'en charge en moins de deux heures, mais j'exige alors, de tous sans exception, une obéissance totale.

Comme ils sont aux abois et persuadés que l'assaut des pirates est pour la nuit prochaine, c'est conclu !

Je forme deux bases de feux d'une section chacune, l'une sur la rive de départ, l'autre sur la rive opposée dès qu'un va-et-vient de la pirogue aura été établi. Une équipe de nageurs Gaur (Spétic et Percebois) traverse avec une corde et à peine vingt minutes après la

décision, la pirogue saisie entre deux filins et ces filins tirés par deux équipes, une sur chaque rive, commencent les aller et retour. Ce mouvement est rapide, ininterrompu, car la pirogue est grande. Je fixe qui et quoi sera transporté en pirogue et dans quel ordre : les blessés et malades, les officiers-supérieurs, les bâts d'animaux et bagages divers et en dernier la section de protection de la rive de départ. Un des commandants devient responsable de ce transit.

Accompagné de tous les animaux débâtes et de ce qui reste de personnel, environ deux cents hommes, de tous grades, je me dirige vers le rapide. Je divise les animaux par lots, en cinq vagues de franchissement. Les hommes sans distinction de grades, se mettant complètement nus, les vêtements attachés aussi haut que possible sur la tête ou les épaules. Deux hommes par animal pour au moins ¼ des bêtes ; un dessus, l'autre derrière qui fouettera dur jusqu'à l'engagement dans l'eau et s'accrochera à la queue pour l'endroit difficile. Pour les trois autres quarts, un homme un cheval, l'homme derrière.

Ostensiblement, je me suis mis nu, mais deux capitaines avec lesquels j'avais eu maille à partir, ne m'imitent pas, semblant considérer que l'ordre n'est pas pour eux. Je répète en les fixant : *«tout le monde nu, les vêtements attachés aussi haut que possible. Le succès réside dans l'élan que nous aurons et dans la rapidité du passage. Il n'y a que vingt mètres à franchir et la perte d'adhérence n'est que de quatre à cinq mètres»*.

Ils se résignent, mais d'un air vengeur.

Tout se passe sans un pli. Les cinq vagues se ruent successivement à mon commandement. Quelques animaux et autant de gens sont emportés par le courant, mais bien accrochés aux queues et aux oreilles des bêtes, même ceux qui ne savent pas nager viennent s'échouer sans mal cent mètres plus bas. Triomphant et sans songer à me vêtir, je saute en selle et pique un galop vers l'amont le long de la rive pour rendre compte que tout est terminé et en moins d'une heure ! L'eau fraîche, les mouvements du cheval, son contact à crû, l'exaltation du succès et le plaisir d'avoir gagné, font que j'arrive dans un état euphorique, que mes vêtements autour du cou ne peuvent cacher.

Le colonel réagit plus méchamment que si j'avais exprimé les mêmes sentiments de la manière classique, avec l'avant bras droit. Je me fais horriblement insulter en guise de remerciement et suis définitivement classé «communiste».

Quelques jours avant Sse Mao, nous rencontrons une «ambulance» américaine : une de ces sortes d'organisations privées de charité, plus ou moins à base d'objecteurs de conscience. Quand nous présentons nos malades, nos fiévreux, nos typhiques, nos fatigués et blessés, ces gens prennent des airs déroutés et supérieurs. Ignorant ou voulant ignorer d'où nous sortons et que nous ne possédons plus rien en dehors de nos vêtements en lambeaux (beaucoup même sont nu-pieds) et voulant aussi donner une leçon, ils renvoient les clients en les priant de se présenter «propre et rasés». Furieux, je le prends de très haut, et dans leur langue, ce qui les impressionne : *«vous feriez bien de ne pas ramener votre fraise et soigner ces gens. Sinon ils vont se laver et se raser avec vos propres savonnets et vos lames Gillette, et moi je vous foutrai le feu à la baraque et nous verrons comment vous serez, quand vous nous aurez accompagnés à pied pour quelques étapes»*.

Cela règle l'incident et ils deviennent tout dévoués.

Sse Mao est un très grand village, très pittoresque et très peuplé. La soupe chinoise fonctionne déjà à grand rendement, ainsi qu'une boulangerie, gérée par l'Armée Chinoise ; c'est un colonel qui est derrière le comptoir. Il faut bien vivre ! Là aussi, on me demande où est le Lieutenant qui a assassiné les deux Chinois à Pan Nia Soun Fou.



A Kunming, au Yunnan, les Américains ont construit un aéroport militaire pour permettre aux « Tigres Volants » du Général Chennault de participer à la guerre contre les Japonais en Birmanie et en Chine.



Ancienne porte monumentale de Kunming, la capitale du Yunnan.

Quand je dis que je ne l'ai pas, les autorités ont l'air très déçues, méfiantes et me lâchent enfin que tous les chefs de Détachements qui m'ont précédé leur ont indiqué qu'il était avec moi ... derrière. Comme je suis le dernier et qu'ils le savent, ils deviennent furieux et me demandent de vérifier eux-mêmes l'identité de tous les Européens. Certain de mon fait, j'accorde. Mais ça ne facilite pas les rapports.

L'aérodrome du Sse Mao est encore en cours d'aménagement, et ne peut recevoir de «Dakota». Un officier français, venu de Yunnan Fou nous annonce que les Américains ne pensent ou ne veulent pas nous transporter et ont seulement consenti, sous couleur de «vols humanitaires» à nous amener les vivres que la Mission Française a pu acheter sur place. Beaucoup de rations américaines acquises auprès des Chinois qui les volent dans les dépôts, mais surtout, deux avions de jambon du Yunnan qui n'ont rien à envier à ceux de Bayonne.

Pendant tout notre séjour à Sse Mao, nous mangeons donc quelques rations – peu - et surtout du jambon, des soupes chinoises et du pain. Ces deux articles sont vraiment ruineux et pour nous les procurer, nous aliénons le peu de chose que nous avons pu sauver : bague, plaque d'identité, gourmettes, dents en or, montres, stylos, lunettes de soleil. Pour mon compte, j'ai une paire de galons en or très lourds, que j'avais fait fabriquer en Inde en pensant à une telle éventua-

lité. Avec quelques autres bricoles, ils assureront ma subsistance. L'opium et l'argent en barres servent à nous procurer du riz pour nos soldats qui n'ont pas les mêmes moyens que nous. Mais il faut être discret car, on se rapproche de la civilisation, on se rapproche des argousins de Tchang Kaï Tchek et nous pourrions tout nous faire confisquer.

Au bout de trois semaines, nous reprenons la piste jusqu'à Chi Ping. Là il y a des mines de fer, jadis creusées et dirigées par des Français et un chemin de fer dit «des mines» qui rejoint à Muong Tseu, la voie ferrée d'Hanoï à Yunnan Fou. Jusqu'à Chi Ping, il n'y a que quelques jours de marche dans un très beau pays avec des lacs. On pourrait se croire en Europe, si on ne trouvait, au moins une fois par jour, un cadavre, comme nous en avons trouvé partout en Chine : voyageur exténué, soldat tué puis détroussé par les pirates, qui le saura jamais ? C'est pendant ces quelques étapes que nous apprenons la capitulation du Reich le 8 mai 1945 ! C'est le colonel qui l'a su par un poste miniature – très rare alors – qu'il s'est débrouillé pour obtenir des Américains de Sse Mao. Il n'a parlé de la grande nouvelle qu'à un ou deux intimes. Mais ils ont eu la langue trop longue. Je vais le voir aussitôt : «*Mon Colonel, vous auriez un poste radio donné par les Américains et vous auriez appris la capitulation de l'Allemagne ? Est-ce exact ?*» – «*Parfaitement exact. Ce poste est à moi et je n'ai de conversation qu'avec qui bon me semble*» – «*Le poste est un poste de provenance militaire et alliée. Nous sommes tous hautement intéressés par des nouvelles qui nous concernent tous, qui ont un caractère national et que je vous prie instamment de nous communiquer régulièrement*» – «*Nous verrons*».

Vingt quatre heures se passent sans rien, alors que je sais qu'il a écouté plusieurs émissions d'information. Le lendemain soir, au cantonnement, plusieurs de mes hommes se plaignent qu'on leur a volé leurs rations. Peu après, on m'annonce qu'une fouille discrète que j'avais ordonnée, a permis de les retrouver dans le sac du colonel.

«*Mon Colonel, j'ai fait récupérer deux rations qui se trouvaient par erreur dans votre sac. Voulez-vous me donner également le poste radio ?*».

Il s'exécute de mauvaise grâce, mais préfère que l'affaire ne s'ébruite pas:

nous aurons dorénavant des nouvelles régulières.

La voie ferrée de Chi Ping à Muong Tseu à environ cent cinquante kilomètres, c'est une «Decauville» (à voie étroite). Il y passe surtout des trains de wagons-bennes pour le minerai. Mais, une fois par jour, un train de voyageurs avec de vrais wagons montés chacun sur deux trains roulants de wagonnets équipés de «boggies». Il n'y a pas de ressort, c'est très dur et il déraile très souvent. Au moins quatre fois durant le parcours, il nous faudra aller remettre quelques wagons sur leurs rails. Comme en Inde, ce train est une grappe humaine. Les toits sont surpeuplés. La lutte pour la vie y est terrible, plusieurs fois, nous apercevons des bousculades et quelques passagers qui sont projetés sur les bas-côtés. Mais ça ne va pas vite, ils se relèvent et courent pour rattraper le convoi sur lequel ils grimpent en se battant pour se faire une place. Aux tunnels, tous ceux qui peuvent trouver la surface indispensable s'aplatissent et passent juste entre toit et voûte. D'autres, s'agrippent au bord des toits et se laissent descendre sur les têtes et épaules des occupants des marche-pieds. Enfin, en gerbes, ceux qui n'ont pu se caser sautent au dernier moment en hurlant des imprécations. A la sortie du tunnel, le train fait une pause pour les attendre. Dans un tunnel un wagon a déraillé, il avance par soubresauts violents. Les occupants du toit sont sévèrement martelés, mais pas de morts ni apparemment de blessés graves. Les rescapés ont surtout le souci de retrouver leur place sur le toit, car personne ne leur fera grâce. On va les voir et on éclate bruyamment de rire. C'est la Chine.

Puis enfin le vrai train à Muong Tseu! Trente-six heures plus tard, nous débarquons à Yunnan Fou.

Capitaine Édouard Cortadellas
Chef du Gaur K





Le Général Cortadellas, Délégué Militaire au Tchad, avait la mission de neutraliser la rébellion tchadienne.

Avertissement de la rédaction : Nous faisons référence à la biographie détaillée rédigée, en 1995, par le Général Jacques Ciccione (1930-2015).

Nous avons choisi d'en reproduire, ci-dessous, de très larges extraits.

Dans la mémoire des Marsouins et Bigors des années 1960-70, le nom du Général Cortadellas reste intimement lié à celui du Tchad. C'est en effet sous son commandement que se déroula de 1969 à 1972 la première intervention militaire française après l'indépendance de ce pays.

Avec le titre de Délégué Militaire au Tchad, il avait reçu du Gouvernement Français la mission de neutraliser la rébellion tchadienne.

Arrivé à Fort-Lamy (N'djamena) en août 1969, il avait pris le commandement des forces franco-tchadiennes jusqu'en septembre 1972. Au cours de ce séjour, le 23 janvier 1971, il avait perdu un de ses fils, Bertrand, sergent-chef à la compagnie parachutiste d'Infanterie de Marine (CPiMa), mort pour la France dans le combat de Moyounga au Borkou (province du Nord du Tchad).

Né à Toulouse le 25 janvier 1913, il quitte la France à l'âge de 10 ans pour suivre son père - Trésorier Payeur Général à l'armée du Levant - au Liban où

il séjourne jusqu'en 1935. Il y effectue ses études secondaires chez les Jésuites à l'université St Joseph.

C'est cependant en France qu'il termine les trois dernières années de ses études universitaires. Candidat malheureux au concours d'entrée à l'École Coloniale, il s'engage, en août 1935, à Damas, dans les Troupes Coloniales au 17ème Régiment de Tirailleurs Sénégalais (RTS) qu'il quitte en avril 1937, avec le grade de sergent pour rejoindre Saint-Maixent où il est admis dans un peloton d'élèves officiers de réserve.

En octobre 1937, il en sort, le premier des candidats coloniaux.

A l'issue de son premier contrat de trois ans, il est donc sous-lieutenant de réserve au 12ème RTS de La Rochelle alors que nous vivons les préliminaires de la deuxième guerre mondiale.

Au début du conflit, il est chef de section d'éclaireurs motocyclistes au 12ème RTS, son premier régiment d'officier, qui devient 12ème RIC et prend en compte un secteur de la ligne Maginot jusqu'en avril 1940.

Nommé lieutenant, il rejoint le Sud-Ouest de la France, au Camp de Souge, où il participe à la formation du 26ème RTS avec lequel, au sein de la 8ème DIC, il est engagé en juin 1940, en arrière-garde, de la Somme à la Charente.

Replié, après l'armistice, à Fréjus, le Lieutenant Cortadellas embarque dès le 21 janvier 1941 pour l'Indochine via le Cap de Bonne Espérance. Volontaire pour participer aux combats contre le Siam (Thaïlande), il est affecté au 11ème RIC et commande le poste de Xuan-Loc.

Après l'accord passé avec les Japonais par l'Amiral Decoux, parlant couramment l'anglais, il est affecté à l'Etat-major de liaison franco-japonais à Saïgon où il ne se sent pas à sa place. Un artifice administratif et quelques actes d'indiscipline lui permettent de quitter l'Indochine. Pour ce faire, il emprunte le dernier convoi maritime en partance pour la France le 6 septembre 1941.

Ce convoi n'atteint jamais les rivages de notre pays car il est intercepté en mer par la marine anglaise au large du cap de Bonne Espérance ; débarqué

en Afrique-du-Sud, avec quelques camarades, le Lieutenant Cortadellas saisit la première occasion pour rallier les rangs des Forces Françaises Libres.

Dirigé sur le Levant qu'il connaît bien, pendant 18 mois, il travaille au sein du 2ème Bureau du Général Catroux et accomplit de nombreuses missions dans tous les pays de cette zone géographique. Tâche passionnante et souvent dangereuse mais qui pourtant, une fois de plus, ne satisfait pas totalement le Lieutenant Cortadellas qui est avide d'un commandement opérationnel.

Nommé capitaine en juillet 1942, il accepte la proposition du Général Pechkoff de l'accompagner en Chine, où ce dernier doit créer une mission militaire, destinée à s'occuper de l'Indochine alors aux mains des Japonais. Il arrive en Chine à la mi-1943 où, pendant quelques semaines, il fait office d'officier de liaison auprès des « Tigres Volants » du Général Chennault (14ème US Air Force). Il obtient enfin, et ce pendant dix mois, le commandement du poste de Long-Tchéou à la frontière du Tonkin, face à Langson. Dix mois d'aventures, de contrebande d'armes, de documents, de matériel radio, d'échanges de renseignements, d'exfiltrations d'aviateurs alliés abattus par les Japonais, de démêlés avec les pirates et les Japonais qui vont jusqu'à mettre sa tête à prix. Il doit cependant quitter ce poste passionnant où son esprit d'initiative fait merveille et quitter également la Chine, le jour de la Libération de Paris, le 24 août 1944.

Il a, en effet, été désigné pour les Indes où il rejoint l'école des commandos d'Extrême-Orient : l'*Eastern Warfare School* créée par Wingate.

Il y est, notamment, breveté parachutiste dès 1944. A l'issue de ce stage de combat de jungle, très éprouvant et qu'il n'oubliera jamais, et peu après l'attaque japonaise sur nos unités d'Indochine, il est parachuté, dans le cadre de la Force 136, avec son commando - GAUR K -, le 17 mars 1945, sur Diên-Biên-Phu.

Il y trace la première piste d'atterrissage pour DC3. Piste qui deviendra célèbre et tragique neuf ans plus tard.

Dans la cuvette il récupère et réarti-

cule les rescapés de l'attaque japonaise du 9 mars 1945 qui formeront, plus tard, la colonne du Général Alessandri avec laquelle, pendant quatre mois, il poursuit vers la Chine une dure bataille retardatrice contre les Japonais.

Très affecté physiquement par ces épreuves il est ramené sur Calcutta puis rapatrié sanitaire sur la France en octobre 1945.

Remis sur pieds, il est affecté au cabinet du Général de Gaulle, particulièrement chargé des affaires militaires auprès du secrétariat général du comité interministériel de l'Indochine, organisme qui centralise alors, au niveau gouvernemental, tous les problèmes de ce territoire. Il y reste exactement un an puis, en novembre 1946, il part à nouveau pour l'Extrême-Orient.

Affecté, dans un premier temps, comme chef d'état-major du général délégué auprès du Haut-Commissaire pour la récupération des provinces cambodgiennes occupées par le Siam (Thaïlande) en 1941, il obtient ensuite le commandement du secteur maritime du golfe du Siam à Kampot. Il y reste deux années avant de prendre le commandement pendant quelques mois de l'Académie Royale de Phnom-Penh jusqu'à la fin de son séjour.

Après son congé de fin de campagne (CFC), il est affecté au Maroc, au 1er Bataillon du 6ème RTS à Rabat. Nommé chef de bataillon, il prend la direction du 3ème bureau à l'état-major du Général Commandant Supérieur à Rabat où il sert jusqu'à son admission à l'Ecole Supérieure de Guerre en juin 1952.

A l'issue de son stage, il est immédiatement désigné pour servir à Madagascar. A Diégo Suarez d'abord comme chef d'état-major de la base stratégique, puis à Tananarive où il prend le commandement du Bataillon d'Infanterie Motorisée. Simultanément, il occupe le poste d'attaché militaire non permanent auprès de notre ambassade en Afrique-du-Sud. Il réactive ainsi un poste inoccupé depuis la guerre des Boers et devient, par ailleurs, officier de liaison au Mozambique. Son séjour à Madagascar durera plus de trois ans (juillet 1954 à novembre 1957).

A son retour il est désigné pour effectuer un stage de six mois (janvier-juillet 1958) à l'Ecole de Guerre Interarmées américaine à Norfolk. Il est alors nommé lieutenant-colonel avant de prendre le commandement en second du Régiment Colonial de Chasseurs de Chars, en septembre 1958, en Algérie, poste qu'il quittera assez rapidement pour prendre les fonctions de chef d'état-major de la 10ème Division Parachutiste en zone Nord-Algérois sous le commandement du Général Massu.

En avril 1959, il prend le commandement du secteur de Tlemcen jusqu'en mai 1961. C'est à ce poste qu'il affronte l'épreuve du «putsch d'Alger». Son loyalisme vis-à-vis du Général de Gaulle et la solidité de son commandement permet le repli sur Tlemcen de toutes les autorités légales restées libres en Algérie au cours de cette période.

Après un court passage à l'état-major de la DLI à Philippeville, il est rapatrié en France et est affecté à la nouvelle 11ème Division Légère d'Intervention (DLI) comme chef d'état-major. Cette nouvelle grande unité, après les terribles secousses qui viennent d'ébranler la quasi-totalité des corps parachutistes et une grande partie de nos armées, regroupe toutes les unités parachutistes non dissoutes et la 9ème Brigade d'Infanterie de Marine. Le P.C. vient de s'installer à Nancy.

En juin 1962, il est désigné pour prendre le commandement du 7ème RPIMA à Dakar. Il reste près de trois années au Sénégal et participe activement à la remise en condition de l'Armée Sénégalaise après la tentative de subver-



Au premier plan, à Dakar, le Colonel Édouard Cortadellas, Commandant le 7ème RPIMA. A ses côtés, le Capitaine Gaston Coudurier.

sion de décembre 1962 que l'attitude dissuasive de son régiment a contribué à faire avorter.

Une compagnie de son régiment, en 1964, participe au règlement d'une crise gabonaise et au maintien au pouvoir du Président Léon M'ba.

A son retour en France, il est désigné comme auditeur au Centre des Hautes Etudes Militaires et à l'Institut des Hautes Etudes de la Défense Nationale à Paris (septembre 1965 - septembre 1966). A l'issue, il prend le commandement des EOD de la 11ème Division Parachutiste et assume conjointement les fonctions d'adjoint au Général commandant la Division à Pau.

En avril 1968, il reçoit le commandement la 25ème Brigade Aéroportée et est nommé général de brigade le 1er septembre.

En août 1969, il est désigné Délégué du Gouvernement français auprès du Président de la République du Tchad et Commandant en Chef des forces franco-tchadiennes.

Cette désignation, à laquelle il ne s'attendait pas, il la perçoit comme la récompense d'une longue carrière consacrée à l'Outre-Mer.

Pendant les trois années de sa mission, promu général de division, il réussit à réduire la rébellion et à remettre en fonction les structures militaires et administratives du Tchad ; par ailleurs, les forces libyennes de Kadhafi ne tenteront jamais de violer la frontière regarnie de forces tchadiennes.

Sous son commandement, les effectifs de l'Assistance Militaire Technique au Tchad, en décembre 1971, seront composés de 610 cadres dont 122 officiers.

A noter aussi que c'est au cours de ce commandement qu'il obtiendra du Gouvernement français la décision de professionnaliser nos régiments, notamment parachutistes, d'Infanterie de Marine.

C'est alors que viendront au Tchad, remplacer les personnels appelés du 6ème RIAOM, dont ceux de la CPIMA notamment, des personnels d'active du 1er et du 8ème RPIMA et que les détachements du 2ème REP seront relevés par des éléments du 3ème RIMA.



A droite, le Général Cortadellas, Délégué Militaire au Tchad ; à gauche, son fils Bertrand, sergent-chef, adjoint dans un commando de la CPIMa.



Ci-dessus, le Général Cortadellas, en inspection sur le terrain, accompagné du Général Jeannou Lacaze, Chef d'Etat Major des Armées et du Général Doumro, Chef d'Etat-Major des Armées du Tchad. Ci-dessous en janvier 1972, la CPIMa, rend les honneurs au Président Georges Pompidou, accueilli par le Président Tombalbaye.



A l'issue d'une cérémonie de ses adieux à la CPIMa et au Tchad, le 26 août 1972 au camp Dubut, le Général Édouard Cortadellas écrira notamment :

La « Paramine », héritière de celle qui, jadis, basée à Brazzaville, servait de réserve aéroportée pour toute l'Afrique équatoriale française, me fait une fête.

Elle a été mon fer de lance ; elle l'a payé très cher, je l'ai réprimandée, à l'occasion, plus durement que les autres car, à mes yeux, la valeur au combat ne permet pas le relâchement en d'autres domaines.

Mon fils, Bertrand, y a été tué. Elle aura été commandée successivement par trois capitaines (Soissong, Canal, Jourdain) que je n'oublierai jamais.

Ci-dessous, le Général de Division Cortadellas, Délégué Militaire au Tchad, explique ses directives aux cadres de l'Assistance Militaire Technique, dont les effectifs, en décembre 1971, seront portés à 122 officiers et 488 sous-officiers, appartenant principalement aux Troupes de Marine. *La tâche de conseiller n'est jamais bien facile, surtout lorsque celui qui reçoit les conseils ne veut pas toujours les entendre, comme cela est fréquent en Afrique Noire.*



En 37 années de carrière, le Général Cortadellas - « Édouard » - comme nous l'appelions tous, aura passé 30 années hors de nos frontières et plus de 20 ans dans des commandements directs.

Commandeur de la Légion d'Honneur, Grand Officier de l'Ordre National du Mérite, titulaire de 8 citations et de 22 autres ordres et décorations diverses, dont la médaille de la Résistance, il nous a quittés le 14 septembre 1990

BIOGRAPHIE DU SERGENT-CHEF BERTRAND CORTADELLAS



Pendant sa mission au Tchad, le Général Cortadellas est accompagné de sa famille et notamment de son fils, Bertrand, né le 20 septembre 1946 à Paris. (photo ci-dessus de décembre 1970)

Engagé volontaire au 1er RPIMa le 26 novembre 1964, puis admis à l'ENSOA d'où il sort avec le grade de sergent, il sert ensuite notamment au 3ème RPIMa et au 2ème RPIMa avant d'être affecté au 6ème RIAOM à Fort-Lamy, le 22 décembre 1969, avec le grade de sergent-chef.

Au cours de l'année 1970, sous-officier adjoint dans un commando de la CPIMa, Bertrand participe avec beaucoup d'allant et de courage à toutes les opérations de l'unité.

22 JANVIER 1971 : DUR COMBAT A MOYOUNGA

Fin 1970, la nécessité urgente d'une opération d'assainissement du Borkou-Ennedi-Tibesti (BET) conduit à la planification d'une opération baptisée *Bison* dont la durée est prévue du 10 janvier au 15 mars 1971.

La mission initiale est de mener des actions de force contre les bandes HLL du Borkou et du Tibesti, atteindre leurs zones refuges, rechercher et détruire les bandes armées, leurs dépôts, leur système de communications. En liaison avec les autorités civiles, créer les conditions propices à la reprise des pourparlers avec les dissidents.

La CPIMA, au complet, y participe avec ses quatre commandos (Lieutenants Neau, Beaufils, Bouvinet, Raffenne).

L'opération *Bison alpha* se déroule du 11 au 18 janvier. L'action a pour but de reconnaître la zone des palmeraies au Nord de Faya-Largeau, centrée sur Bedo. Les commandos de la CPIMA y sont hélicoptérés en divers secteurs sans rencontrer la moindre résistance.

L'opération *Bison bravo* doit se dérouler ensuite du 21 au 27 janvier, au pied de l'Emi Koussi (3415 m).

Le 22 janvier 1971, ayant décollé de Faya-Largeau de nuit, toute la CPIMA débarque à l'aube par poser d'assaut sur le plateau de Gouro (Tchad-BET) d'un Nord 2501, d'un C160 et



Le 22 janvier à l'aube, la CPIMA débarque à Gouro. Les commandos s'y préparent à l'hélicoptage d'assaut sur Moyounga. De gauche à droite, on reconnaît notamment Camus, Ratinaud, Bedel, Burnouf et Bertrand Cortadellas.

d'une dizaine d'hélicoptères HSS de l'aéronavale (33 F) ; c'est la première phase de l'opération qui consiste à positionner la CPIMA en attente au pied des hélicoptères HSS.

Assez rapidement, au moyen de l'Alouette II, sur l'indication d'un prisonnier, l'adversaire est localisé à Moyounga ; il s'agit d'une quarantaine de rebelles dépendant de la bande de l'Ennedi disposant d'une mitrailleuse Lewis. Ils ont déjà été accochés par la CPIMA en août 1970 à Gouro.



Extrait de la carte du Borkou. La distance à vol d'oiseau entre Largeau et Kouroudi est d'une centaine de kilomètres.

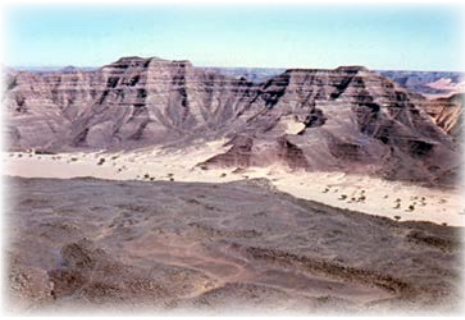


Un dispositif d'encercllement est rapidement installé au moyen de 8 HSS de l'aéronavale avec les appuis-feux d'une patrouille d'AD4 *Skyraider* et d'un *Pirate* HSS armé d'un canon de 20 mm :

A 10 h 55, les 1er et 3ème commandos (Neau et Bouvinet) sont hélicoptérés au sommet d'un plateau rocailleux, occupé par la bande qui les accueille par ses feux nourris à bout portant.

Aussitôt débarqués, dans le bruit et la poussière, alors que les 8 HSS n'ont pas encore redécollé de la zone de poser, le sergent-chef Bertrand Cortadellas s'affaisse, mortellement blessé par une balle en pleine tête.

Les deux commandos ripostent, fixent l'adversaire dans les éboulis en attendant le renfort des 2ème et 4ème commandos (Beaufils et Raffenne) qui sont hélicoptérés à 11 h 45 pour compléter le bouclage de l'objectif.



Plateau rocailleux dominant la vallée de Moyounga sur lequel le 1er et le 3ème commandos ont été hélicoptérés.

Devant la nécessité de neutraliser quelques tireurs rebelles, qui empêchent la manoeuvre du 1er commando, le Caporal-chef Mathelin, tireur d'élite FRF1 du 3ème commando, est envoyé pour appuyer le 1er commando ; il est alors guidé, sous le feu, jusqu'à son poste de tir, par le Parachutiste François Demiras qui, dès sa mission terminée, est touché à son tour et expire devant ses camarades avec ces derniers mots : *ils m'ont eu !*.

Le combat dure, ensuite, toute la journée ; malgré les appuis des AD4 et du Pirate, les rebelles défendent fermement leur position, bien protégés dans leur «caillou».

Puis, dès la tombée de la nuit, ils réussissent à s'exfiltrer en souplesse.

Le lendemain à l'aube, on dénombre parmi eux 12 tués et 3 prisonniers.

Bertrand Cortadellas et François Demiras nous ont quittés...

*Ils sont morts pour la France,
Notre deuil est immense.*

Ci-dessous, à gauche, sous le feu des HLL, le Caporal-chef Delpech, infirmier du 3ème commando, donne les premiers soins au Sergent-chef Bertrand Cortadellas touché par balle à la tête. Sur la photo à droite, le Capitaine Canal, commandant la CPIMa (panneau blanc) et le Lieutenant Rosier (de dos).



Ci-dessus, le 24 janvier, la zone de l'hélicoptage où le Sergent-chef Bertrand Cortadellas a été mortellement blessé ; les membres du 3ème commando sont en attente de l'arrivée de son père, le Général Cortadellas, qui va se recueillir sur le lieu précis où son fils a été touché et prendre une connaissance exacte des circonstances. Ci-dessous, vue de l'éboulis, entre le plateau et la vallée de Moyounga, où les HLL se sont durement défendus, retranchés dans les rochers.



Le Ministre d'Etat, chargé de la Défense Nationale, a cité à l'ordre de l'Armée, à titre posthume, le Sergent-chef Bertrand Cortadellas dans les termes suivants :

Depuis le 22 décembre 1969, a participé comme sous-officier adjoint à toutes les opérations de maintien de l'ordre avec sa compagnie. A prolongé son séjour pour terminer avec son unité les opérations en cours dans le BET.

Le 22 janvier 1971 à Gouro (BET-Tchad) a été mortellement blessé par balle au cours d'un assaut hélicopté donné à une forte bande rebelle dans l'enneri Moyounga.

A été pour ses hommes un exemple du souci d'accomplir à fond son devoir en acceptant avec enthousiasme de prendre tous les risques personnels inhérents à la mission.



La rédaction de ce bulletin remercie vivement, ici, tous ses amis qui ont bien voulu apporter leur contribution à la réalisation de ce bref rappel méconnu de notre passionnante histoire militaire et coloniale en Indochine.

Les témoignages recueillis et les sources photographiques consultées parviennent du patrimoine des *Eléphants Noirs*, du Musée des TDM - CHETOM - à Fréjus, de plusieurs sites internet relatifs aux récits d'anciens agents et combattants du service action.

Pour en savoir plus, l'*Eléphant Noir* recommande notamment un titre incontournable pour bien comprendre cette histoire de la Guerre d'Indochine à travers ses aspects de guerre révolutionnaire (ci-dessous).



Ci-dessus, à gauche, le Capitaine René Hébert et le Sergent-chef Chatel (treillis cam) du GCMA, au contact du maquis «Colibri» à Muong Lam.

Ci-dessous, Le Capitaine Hébert s'adresse au chef du maquis, Bac Cam Suc.

Au Tonkin et au Nord-Laos, ces minorités sont aidées dans leur lutte par le Groupement de Commandos Mixtes Aéroportés, ce GCMA qui n'est autre que la branche Action des services spéciaux français et dont l'une des missions consiste à promouvoir et à soutenir le développement des maquis autochtones sur les arrières Viet-Minh.

C'est le départ d'une formidable aventure pour ces jeunes officiers et sous-officiers parachutistes qui vont mener la contre-guérilla au côté des partisans qu'ils ont armés et formés.

Dès 1953, plus de 10 000 montagnards s'opposent aux forces de Giap qui, d'abord contraint de faire appel à des troupes chinoises, doit ensuite engager plusieurs bataillons réguliers dans ce que le Viêt-Minh appelle « le front de guerre contre les pirates ».

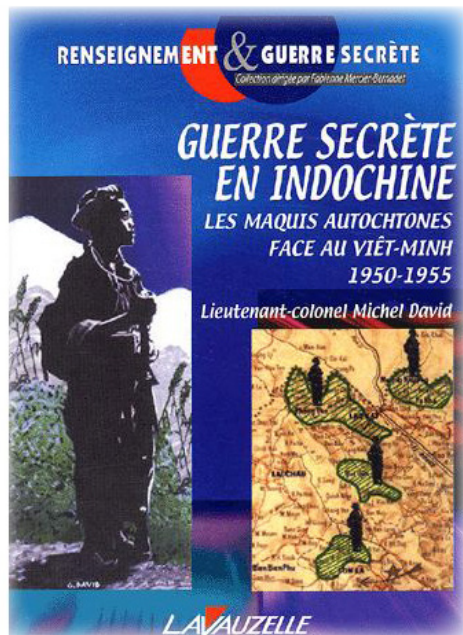
À l'issue des accords de Genève, en 1954, les maquis du Tonkin seront submergés mais, au Laos, les partisans poursuivront la résistance. Du fait du caractère secret des opérations, l'histoire des maquis d'Indochine est longtemps demeurée dans l'ombre. La propagande Viêt-Minh elle-même l'a occultée, ne pouvant tolérer l'existence de mouvements populaires de résistance sur un territoire prétendument contrôlé.

Il aura fallu l'étude et le recouplement de très nombreuses sources écrites et orales pour que soit ici retracée, jusqu'en ses moindres détails, cette histoire d'une guerre non conventionnelle dont les principes et les méthodes se sont révélés particulièrement adaptés au contexte indochinois.



Né en 1953, le lieutenant-colonel Michel David est issu de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (promotion 1974-76).

Fantassin, il accomplit une première partie de carrière à vocation opérationnelle avant de se consacrer à la formation des jeunes cadres de l'Armée française. Il a notamment dirigé le Département Histoire-Géographie aux Ecoles de Saint-Cyr-Coëtquidan. Enseignant et conférencier, il dispense actuellement des cours dans plusieurs établissements universitaires.



Cet ouvrage, rédigé par le Lieutenant-colonel (ER) Michel David, est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue en juillet 2001 devant la faculté d'histoire de Montpellier et récompensée par une mention « très honorable » à l'unanimité du jury.

Dans l'histoire de la guerre d'Indochine qui se prolonge depuis 1946, l'année 1950 marque un tournant.

À la suite du désastre de la RC 4, le repli des troupes franco-vietnamiennes vers le delta du Fleuve Rouge permet au Viêt-Minh, armé par la Chine, d'étendre son emprise idéologique et militaire sur les peuples de la Haute Région indochinoise. Certaines minorités ethniques de la montagne s'organisent alors en foyers de résistance.